53086/A

A xxxiii v

49466

LA CRANOMANCIE DU DOCTEUR GALL,

ANÉANTIE AU MOYEN DE L'ANATOMIE ET DE LA PHYSIOLOGIE DE L'AME;

Par le Doct. JEAN VERDIER (de la Sarthe),

Professeur d'Anatomie économique et philosophique, d'Orthanthropie (nouvel art de traiter les difformités) et de Médecine légale; ci-devant visiteur des Réquisitionnaires du département de Paris, etc.

Gall en suivant Mesmer, par une autre méthode,
Règle tout, brouille tout, fait un art à sa mode.

PARIS,

Chez { l'Auteur, rue St.-Jacques, près celle des Mathurins, n°. 67.
GILBERT et Cie, Libraire, rue Serpente;
Et tous les Marchands de Nouveautés.

1808.

Libraires qui vendent les ouvrages de J. VERDIER.

GILBERT et Cie, Libraire, rue Serpente, n°. 10.

CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

PETIT, Libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, du côté du Jardin, n°. 257.

TABLE.

Lettre au Docteur Gall, page 1
Première Réfutation de l'étrange abus que le Docteur Gall a fait de l'Anatomie comparée, 16
Seconde Réfutation des fausses analogies tirées des crânes des Hommes et des Brutes, 30
Troisième Réfutation de la démonstration du cerveau, du Docteur Gall, 45
Quatrième Réfutation des organes des mœurs des Hommes, 63
Cinquième Réfutation des signes craniques en général. 79
Sixième Réfutation des signes en particulier. 91
Conclusion. 112

Fin de la Table.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LETTRE

AU DOCTEUR GALL,

POUR SERVIR DE PRÉFACE.

MONSIEUR,

Vous venez d'inviter les savants, par les papiers publics, à vous proposer, pendant votre second cours, leurs objections sur le nouvel art de découvrir les mœurs des hommes par leurs crânes ; art que depuis quelques années vous annoncez à toute l'Europe, pour ne pas dire à toute la terre ; et ces objections, vous avez promis de les résoudre dans vos séances, et publiquement. Je m'empresse de répondre à votre invitation, avec d'autant plus de satisfaction que nos savants dans les sciences de

la nature semblent dédaigner votre doctrine par leur silence. J'espère que vous tiendrez votre parole.

Cette annonce, Monsieur, vous fait beaucoup d'honneur; car la calomnie ou la médisance publie que vous ne voulez rien écrire, pour vous réserver la faculté de déclarer à vos adversaires, auxquels vous ne pouvez répondre, qu'on *vous a mal entendu, que vous n'avez pas dit cela, etc.* En répondant, vous pourrez du moins fixer l'opinion publique, toujours flottante avec danger entre la vérité et l'erreur des innovations. L'on pourrait peut-être vous placer avec les A. Petit, les Ferrein, et d'autres grands professeurs de la fin du dernier siècle, nos illustres maîtres, qui n'ont point consigné leurs doctrines par écrit, mais dont les disciples qui les ont reçues d'eux les ont répandues par tout le monde savant, et ont immortalisé leurs noms célèbres. Vous confondrez la calomnie. Mais, si vous vous obstiniez à garder le silence, contre votre devoir et vos engagements, si toujours vous désavouiez vos disciples enthousiastes et

reconnaissants, vous aiguiseriez les traits de la médisance, et elle vous placerait dans la catégorie des Cagliostro, des Mesmer, et d'autres charlatans éminents qui n'ont eu pour but que d'escroquer par des illusions l'argent des gens crédules; et la renommée et la postérité ne vous réserveraient, comme à eux, que le titre de fins merles fameux.

Vous avez donné, Monsieur, à ce qu'il paraît, le titre de *Physiologie intellectuelle* à votre art; les savants ont bien senti que ce titre ne pouvait lui convenir, puisqu'on n'y voit encore que des idées particulières, très-bornées et systématiques, pour principes d'une physiologie morale encore à faire. Ils ont cru pouvoir lui susbtituer celui de *Cranologie, la science du crâne*; mais ce titre ne lui convient pas mieux, et vous avez bien raison de le rejeter: car la crânologie est une science théorique, par laquelle débute l'ostéologie, ou la science des os, la première partie de l'anatomie. Mais votre doctrine est un art dont le seul objet est de reconnaître et d'apprendre à annoncer les mœurs de chaque personne, par les bosses

de son crâne, comme celui de la chiromancie est d'apprendre à faire des prédictions par les bosses et les lignes des mains. Votre art ne peut donc être mieux désigné que par le titre de *Cranomancie*, qui signifie la *divination par le crâne ;* et les devins qui l'exerceront comme vous, en tâtant les crânes, ne pourront être mieux désignés et reconnus que par celui de *Cranomanciens ;* comme les devins par l'inspection des mains, par ceux de *Chiromanciens* et *Diseurs de bonne aventure.*

Ayant été instruit de votre *physionomie* divinatoire, par la *physiologie intellectuelle* que M. Demangeon a écrite d'après vos leçons (1); et qu'il a publiée avec le zèle d'un

(1) La Physiologie intellectuelle du docteur Gall, par le docteur Demangeon, a paru à Paris, en 1806, chez Delance, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques, hôtel de Cluny, in-8° de 426 pages avec figures. Ce livre, presque avoué par le professeur, est encore celui qui peut le mieux faire connaître sa doctrine à ceux qui desirent l'étudier pour l'apprendre ou pour la censurer. Si ce n'est pas précisément la doctrine du docteur Gall, c'est du moins celle de son école.

disciple pleinement convaincu et persuadé de la vérité et de l'excellence de votre doctrine, et pénétré des sentiments d'estime, de respect et d'admiration pour son auteur, et avec un style scientifique, tantôt logique tantôt oratoire ; bien loin d'en être enthousiasmé (pardonnez ma franchise), comme un nouveau Démocrite, j'ai ri des folies des hommes, surtout de celles que j'ai cru voir en ces bons Allemands que vous avez enflammés d'enthousiasme ; bien étonné pourtant que le pays célèbre qui a produit ou formé les Agricola, les Gesner, les Wanswiéten, les Haller, et tant d'autres grands hommes, n'eût pas hué un système dont le ridicule me paraissait éclater dans une suite d'idées plus extravagantes les unes que les autres. Mais, d'après les cris des nouvellistes, je vous attendais à Paris, dans l'espérance de rire encore davantage avec nos savants anatomistes, physiologistes, physiciens et naturalistes. Combien donc ai-je dû être plus étonné, Monsieur, lorsque j'ai appris, par la voix publique, que vos premières démonstrations avaient fait des admirateurs,

même parmi des savants de nom ; que des journalistes vous plaçaient déjà à côté de l'immortel Harvei, et qu'une *société libre des sciences* s'était empressée de se procurer l'honneur de vous compter parmi ses membres honoraires, etc.

J'avais bien prévu, au premier abord, les dangereuses suites que peut avoir votre système, et je fus tenté de le combattre. Mais bientôt, me dis-je, ce fol enthousiasme s'éteindra devant le gros bon sens et la sensibilité commune, comme les torches ardentes des Euménides d'opéra, devant la réflexion des personnes faibles et peureuses, sans les effrayer. Mais, le 17 du mois de février, je lis, dans le *journal de l'Empire*, parmi vos observations effrayantes, celle encore plus effroyable d'un *enfant*, aux parents duquel *vous avez annoncé que la forme de son crâne était celle d'un voleur inné et incorrigible ; et auxquels vous avez conseillé de le faire enfermer pour toute sa vie.* A ces mots j'ai frémi d'horreur ; mes ris se sont changés en gémissements, et j'ai été transformé en un Héraclite.

Quoi, déjà, M. Gall, vous lancez de votre chef des arrêts de proscription éternelle, même contre des enfants, d'après des bosses divinatoires, qui n'ont pu naître que dans une imagination creuse! Que serait-ce, si vous pouviez faire adopter, par une grande partie de vos nombreux élèves, cette doctrine vague que vous n'avez pas encore osé soumettre, par écrit, à l'examen du public savant? Ne pourrait-il pas arriver que des *cranomanciens* se répandissent sur la surface de la terre, portassent partout l'encouragement dans les âmes des méchants, le désespoir dans les âmes scrupuleuses, et la désolation dans les familles; et que partout ils sollicitassent des hommes puissants, trop peu instruits et zélés, trop faciles à prévenir, à faire emprisonner, proscrire, supplicier d'innocentes victimes, dont tout le crime serait d'avoir présenté à des visionnaires, de prétendus signes craniques de vices et de crimes? Et comme le vulgaire ne manque pas de prendre pour maximes incontestables de sa conduite, les doctrines régnantes, ne pourrait-on pas voir des parents probes et

honnêtes, mais ignorants et fanatiques, immoler leurs propres enfants, avant l'âge de raison, pour les soustraire à la vengeance humaine et divine? Et s'il siégeait encore sur des trônes, des Tibère et des Louis XI, où pourraient-ils mieux chercher leurs Séjan et leurs Tristan, ailleurs que dans vos écoles de cranomancie?

Que l'on consulte l'histoire des temps primitifs, des temps historiques anciens, de ceux du moyen âge, et même des siècles modernes, pour éclairer et garantir les siècles présent et futurs, et l'on y apprendra des millions d'atrocités que des imposteurs ont commises, ordonnées et fait opérer par l'ignorance et la crédulité des hommes, d'après des doctrines aussi légèrement fondées que la vôtre.

Quoi, M. Gall, vous ne craignez pas d'inscrire votre nom dans la liste traditionnelle des sacrificateurs de victimes humaines, des aruspices, auspices et augures, des oracles, des astrologues, des magiciens, des démoniaques et des exorciseurs, des sorciers et des désensorceleurs, des enchanteurs, enfin

de cette infinité de sortes de devins qui ont commis et fait commettre tant de crimes par mille espèces de divinations et de superstitions homicides, qui se perpétuent encore, malgré les progrès des sciences et des arts bienfaisants!

Ah! M. Gall, s'il se pouvait faire que votre prédestination fût vraie; si ce pouvait être une vérité, même une simple vraisemblance, que le créateur sage, bienfaisant et juste de la nature, fît naître les hommes avec des organes irrésistibles, ou même seulement disposés aux vices et aux crimes, pour le seul plaisir de les faire punir en ce monde et dans l'autre; cette atroce vérité serait la seule nuisible, la seule contraire à toutes les autres qui mènent à la justice et au bonheur; et il faudrait prendre tous les moyens pour la proscrire et la faire oublier. Mais heureusement la *Cranomancie* est le système le plus contre-nature, le plus faux et le plus absurde qu'aucune imagination sans guide ait encore enfanté; qu'aucun devin sans pudeur ait encore produit; et que des hommes crédules,

par ignorance ou par irréflexion, ayent encore adopté.

Les organes de l'homme ne sont que des instruments d'actions purement physiques ou corporelles, qui ne peuvent rien produire d'intellectuel et de moral, mais, soumis à la volonté libre de l'âme, le seul principe sentant, pensant, voulant et agissant volontairement; et c'est l'âme seule qui peut donner aux actions de l'homme leur moralité, par le bon ou le mauvais usage qu'elle en fait, d'après ses connaissances, pour son bien ou pour son mal, ou pour ceux des autres hommes; comme un artiste ou comme un ouvrier fait de bons ou de mauvais ouvrages, avec les mêmes outils et par les mêmes opérations. M. Gall, vous ferez de vains efforts pour lui enlever ses prérogatives sur le corps, et pour la soumettre à son esclavage, ou pour l'en chasser. Vous ne réussirez jamais à mystifier assez les hommes pour en faire des Nabuchodonosor. Il est une vraie physionomie universelle; c'est l'effet des mœurs et non la cause. Je le démontrerai; je démontrerai que l'âme

est le mécanicien et l'architecte de son corps.

C'est donc un devoir pour les hommes sages et instruits, de dessiller les yeux par l'exposition des opérations et des lois de la nature humaine, et de combattre votre horrible fatalité sans ménagement; et la chose me paraît fort aisée : il ne s'agirait, pour faire un plan des premières vérités intellectuelles, que de tirer les contradictoires de presque toutes vos assertions matérialistes.

Les hommes vertueux voient avec plaisir des critiques instruits, logiciens et éloquents, combattre avec avantage votre système, tandis que d'autres vous prostituent leurs plumes; mais ils ne se sont encore occupés qu'à ébrancher votre arbre empoisonné, et le tronc peut reproduire de nouvelles branches aussi pestiférées; il faut le couper par le pied, et même en arracher les racines; c'est ce que j'ai projeté en lisant votre abominable observation; et, arrivé chez moi, j'ai pris ma coignée, j'ai porté les premiers coups, et je vais suivre rapidement ma tâche.

Je n'attaquerai que vos principes, sans vous suivre dans le labyrinthe immense que vous avez rempli de détails insignifiants, gratuits et inutiles. Si je parviens à les détruire, tout le reste sera réfuté. Si, en voyageant sur une grande route que je connusse bien, un compagnon de voyage voulait s'écarter, devrais-je, pour l'en dissuader, le suivre dans les sentiers des champs et des bois qu'il voudrait parcourir? non, certes, je n'aurais besoin que de lui prouver que la route qu'il voudrait quitter est la véritable. C'est la méthode que je vais suivre contre vos écarts.

Vous avez établi en principe, qu'on ne peut savoir l'anatomie et la physiologie humaines, sans l'anatomie comparée; et je vais démontrer que cette dernière science, qui leur a donné quelques connaissances, les a surchargées, dans tous les temps, d'un nombre d'erreurs funestes. Vous avez fait une démonstration du cerveau avec autant de dextérité que d'étalage, et je vais prouver qu'elle est fausse sur tous les points qui pourraient favoriser votre système, et que

la physiologie que vous en déduisez est contraire à l'observation et à l'expérience. Vous avez semé dans le cerveau des organes moraux, et je ferai voir qu'ils ne lèveront jamais; et cependant vous avez fait naître sur le crâne des impressions mécaniques que vous érigez en signes des mœurs des hommes, et j'en assignerai les vraies causes.

Je ne réfuterai, Monsieur, vos suppositions gratuites que par des faits authentiques et des principes évidents ou démontrés, que nous devons aux grands hommes que vous voulez jeter dans l'oubli, et dont quelques-uns me sont propres. Ma réfutation deviendra ainsi une démonstration des premiers éléments de la physiologie morale que vous voulez détruire.

Vous ne pouvez, Monsieur, me reprocher le style que m'inspire mon indignation contre un système dont je ne vois que de funestes conséquences à tirer. Si ma philantropie égare mon imagination, il n'en sera que plus facile à votre logique d'en réprimer victorieusement les faux élans. Je n'en veux

nullement à votre personne, mais je déteste votre doctrine.

Je suis, Monsieur, avec les sentiments du patriotisme et de l'humanité, votre concitoyen dans la république des lettres,

VERDIER, *père*, D.M. etc.

RÉFUTATIONS

DE LA CRANOMANCIE,

DU DOCTEUR GALL.

PREMIÈRE RÉFUTATION

De l'étrange abus que le Docteur GALL *fait de l'Anatomie comparée, pour établir sa Cranomancie sur de fausses analogies des crânes des hommes avec ceux des brutes.*

Dès ses premières démonstrations, le docteur Gall présente à ses auditeurs un échafaudage immense d'analogies entre les crânes de l'homme et ceux de la brute, d'après la supposition gratuite de leur réalité, pour en faire une des bases de son système : l'on doit donc commencer par les mettre en question par le doute méthodique.

Le docteur Gall prétend « que l'anatomie et

» la physiologie comparées sont la source né-
» cessaire et indispensable de toutes les con-
» naissances lumineuses qu'on peut acquérir
» sur l'homme. » J'ai toujours enseigné, au contraire, que cette science des rapports de l'homme avec les animaux, trop fameuse sous le titre d'*économie animale*, est remplie d'erreurs funestes, et les a multipliées dans la physiologie de l'homme, et qu'elle a été le plus grand obstacle à sa naissance et à ses progrès : je vais du moins développer ce paradoxe par des faits de tous les siècles savants.

Nous devons les premières ébauches de l'économie animale, à la naissance de la philosophie, six siècles avant l'ère vulgaire; et elle ne se composa d'abord que des observations que les premiers philosophes firent avec les gymnastes, sur les athlètes, dans les gymnases de la Grèce. L'anatomie de l'homme n'y put entrer, parce qu'alors les superstitions religieuses avaient toujours opposé des barrières insurmontables à la dissection des cadavres humains. Les prêtres seuls en avaient pu prendre des connaissances dans les sacrifices humains usités chez toutes les nations primitives. Il serait inutile d'entrer dans le détail des systèmes erronés des premiers philosophes sur la nature humaine, puisqu'on n'y tient plus.

L'on fait honneur à l'école de Pythagore, le plus illustre des philosophes du sixième siècle, de s'être livré le premier à la dissection des brutes, pour fonder la science de l'économie

animale. Sans doute son instituteur lui en avait donné le précepte et l'exemple ; et de cette école sont nées de grandes erreurs générales, qui dominent encore les esprits. Par exemple, il mit les passions et l'âme sensitive dans le cœur, et l'âme intellectuelle et raisonnable de l'homme, qui manque aux brutes, dans le cerveau; et, quoique l'esprit et la sensibilité résident exclusivement dans cet organe et dans le genre nerveux, on dit encore généralement, avec Pythagore : *Cet homme a un bon esprit, mais un mauvais cœur.*

Hippocrate, le père de la médecine dans le cinquième siècle, de qui nous tenons les premières vraies connaissances de cet art, l'obscurcit des erreurs des Pythagoriciens. Ne connaissant que la matrice et la délivrance des brutes, il établit, par analogie, sur les accouchements des femmes, des préceptes, des principes qui ont été suivis pendant deux mille deux cents ans, et qui ont immolé des millions de femmes et d'enfants, par les mains des sages-femmes, jusqu'à la fin du dix-septième siècle de l'ère vulgaire, que l'anatomie humaine perfectionnée a produit des chirurgiens et des médecins qui ont créé le véritable et salutaire art d'accoucher, et ont commencé à mettre la vie des femmes et de leurs enfants en sûreté, dans cette merveilleuse opération de la nature, qui souvent ne peut se terminer sans les secours de l'art.

Dans le quatrième siècle, Aristote, le plus savant des philosophes de l'antiquité, auquel

elle a dû le plus grand nombre de ses connaissances naturelles, composa, le premier, un livre d'anatomie comparée, sous le titre de *Traité des animaux :* et c'est une des plus riches productions de l'esprit humain, par les parallèles qu'il fait de tous les animaux, alors connus, dans leurs fonctions ; exposés avec une méthode admirable, qu'aucun génie observateur n'a encore osé imiter ; et cependant l'anatomie de l'homme, qui y figure modestement parmi les brutes, n'est qu'un tissu d'erreurs monstrueuses, et qui pourtant ont formé presque autant d'autorités.

Enfin, pour le bonheur de l'humanité, les Ptolomées, premiers rois grecs de l'Égypte, dans le troisième siècle, livrèrent aux médecins les cadavres des criminels suppliciés, pour les disséquer : et Hérophile et Erasistrate commencèrent à creuser les fondements de l'anatomie humaine ; ils s'immortalisèrent principalement par les premières descriptions du cerveau et du genre nerveux, qui proscrivirent celles de ces mêmes organes chez les brutes.

Mais ces deux premiers anatomistes disséquaient aussi des brutes : et il paraît que c'est après ces dissections qu'Erasistrate imagina son fameux système de l'esprit, par lequel il éloigna les anciens de la découverte de la circulation du sang, dont Hippocrate s'était bien approché. Trouvant dans les oiseaux les poumons, et d'autres organes, remplis d'air ; croyant d'ailleurs avoir découvert dans le

mésentère (la fraise) des chevreaux, des vaisseaux aériens, et trouvant ordinairement vides, après la mort, les vaisseaux sanguins nommés actuellement artères, il crut que les poumons qui attiraient l'air de l'atmosphère, le transmettaient au cœur, et de là à toutes les parties, par des vaisseaux aériens; et il leur donna le nom d'*artères*, et à l'air qu'ils contenaient celui d'*esprit*.

Le temps nous a enlevé leurs ouvrages, ainsi que ceux des anatomistes qui se sont distingués ensuite pendant plus de quatre siècles; mais nous en sommes amplement dédommagés par le grand nombre d'ouvrages anatomiques de Galien qui, à la fin du second siècle de l'ère vulgaire, recueillit toutes les anciennes découvertes, et leur ajouta les siennes. L'on admirera toujours son *Traité de l'usage des parties*, autre chef-d'œuvre de l'esprit observateur. Mais dans son temps les dissections de corps humains étaient encore défendues, et Galien ne put qu'en observer furtivement, plutôt que d'en disséquer. Il crut y suppléer par des dissections de singes, et de la plupart des espèces quadrupèdes; mais son ardeur même le jeta dans un grand nombre d'erreurs anatomiques, et dans un bien plus grand nombre encore de systèmes physiologiques erronés, qui ont été pourtant des autorités irréfragables pendant au moins treize siècles. J'en choisis un exemple relatif au système du docteur Gall.

Galien trouva dans les têtes des bœufs, des

moutons, etc., un organe délicat qui ne se trouve point dans l'homme. Deux branches des artères carotides, qui entrent dans le crâne, s'y divisent, avant d'entrer dans le cerveau, en un grand nombre de petits rameaux. Il leur donna le titre de *retz merveilleux* ou *admirable*, et lui assigna pour usage de préparer le sang artériel à transformer ses *esprits vitaux* en *esprits animaux*, dans les ventricules du cerveau, etc. Et sa fausse distinction de deux *esprits*, étayée d'un faux système, a régné dans les écoles, même après les grands progrès des modernes dans l'anatomie. On en trouve encore des traces chez quelques uns des derniers physiologistes, particulièrement chez Lieutaud.

Les siècles qui ont suivi Galien n'ont produit que des copistes occupés à éterniser les erreurs de l'ancienne économie animale; et les dix siècles du moyen âge firent naître de nouvelles superstitions religieuses, qui, en proscrivant avec fureur les dissections des cadavres humains, chez les Arabes comme chez les Latins et les Grecs, firent oublier l'anatomie humaine.

Mais l'imprimerie ayant ressuscité et répandu les anciennes connaissances en tous genres, Galien devint aussitôt le répertoire de l'anatomie et de la physiologie. Dès le commencement du seizième siècle, d'habiles anatomistes s'appliquèrent à étendre sa doctrine et à la perfectionner par des dissections journalières de cadavres humains. Vésale, le

plus grand de ces observateurs, démontra les erreurs dans lesquelles ses dissections des brutes l'avaient fait tomber; et bientôt la prétendue économie animale se partagea en trois sciences distinctes : l'anatomie de l'homme, celle des brutes ou la zoologie, et l'anatomie comparée de l'homme et des brutes.

Depuis Vésale, les anatomistes n'ont pas cessé de procurer rapidement des progrès merveilleux à l'anatomie, sans la surcharger de nouvelles erreurs zoologiques; mais des naturalistes et des physiologistes peu anatomistes, voulant expliquer les fonctions de l'homme par celles des brutes, ont continué de surcharger la physiologie de systèmes erronés.

Mais, pendant ce temps l'illustre Bacon, ayant prescrit, au commencement du dix-septième siècle, les principes et les règles de l'analyse, comme le seul instrument de trouver la vérité, de corriger les vieilles erreurs, et de vérifier tous les préjugés, dans tous les genres de discipline, des génies analystes ont recréé les sciences physiques. D'un côté l'immortel Harvei, en démontrant la circulation du sang, a créé la vraie physiologie qui a plongé l'ancienne dans la région ténébreuse des chimères; Willis et d'autres anatomistes ont dépeint au naturel le cerveau et le genre nerveux; Boërhaave a soumis la médecine aux principes de la physique; Haller a distingué, par des caractères évidents et certains, dans l'homme comme dans les brutes, la sensibilité nerveuse de celle de l'âme; et de

l'irritabilité, ou plutôt de la contractilité musculaire, confondues jusqu'à lui, etc. etc. etc. De l'autre, Locke a créé la vraie métaphysique de l'âme; Condillac et Bonnet ont fait cette admirable analyse de l'entendement humain, l'un des plus étonnants travaux du génie de l'homme qui a tracé une ligne profonde de démarcation entre l'entendement de l'homme et ceux des brutes, vaguement nommés *instincts*; et un docteur allemand a pris la tâche audacieuse et téméraire de renverser tous les édifices de ces grands hommes, pour en construire un nouveau sur leurs ruines, sans auparavant les avoir déblayées; de chasser toutes les âmes des corps animés qu'elles dirigent, et d'effacer, jusqu'au dernier point, la ligne qui sépare l'homme de la bête par des distances infinies, pour faire un tout informe de l'un et des autres, jusqu'au vermisseau et au polype, et même jusqu'à la plante; le tout au moyen d'un chaos synthétique, que ni lui ni qui que ce soit ne pourrait débrouiller.

L'on a fait, et l'on fait encore, il est vrai, des objections en faveur des pensées innées, proscrites à jamais de l'entendement humain par son analyse; mais toutes sont tirées des fausses analogies des entendements ou instincts des brutes, qui ne ressemblent presque en rien à l'entendement de l'homme. C'est donc une source inépuisable d'erreurs qu'il faut enfin fermer entièrement, si l'on veut se faire des idées justes de la physiologie morale. Je ne puis

m'empêcher de rapporter ici l'exemple d'un de ces sacrifices des idées innées, fait par un grand homme du siècle dernier.

J'ai eu, pendant bien des années, des conférences amicales, de plusieurs heures chacune, avec l'illustre Sénac. Un jour il me disait : je vois les idées innées victorieusement proscrites, et cependant je les vois soutenues par des argumens insolubles. « Eh bien ! *Monsieur*, lui dis-je, *daignez me les exposer, et je me flatte de les résoudre.* Alors il me cita les merveilleux ouvrages des abeilles, des castors, etc. « Mais, lui observai-je avec vivacité, de qui parlons-nous, Monsieur, n'est-ce pas de l'homme? Chaque espèce animale a son instinct ou entendement particulier qu'elle exerce ou par des pensées innées, ou par des sens qui lui sont propres, et dont nous ignorons les organes et les agents; l'homme seul n'a point de pensées innées, ni de mouvemens originairement volontaires. Il ne peut acquérir d'idées que par les opérations intellectuelles de son âme sur les sensations et les sentimens que le genre nerveux lui porte ; mais avec ce seul moyen, l'être complètement ignorant et inhabile à son origine, peut acquérir plus de connaissances par son expérience et ses réflexions, et de talents par son industrie, au moyen de son organisation, que toutes les brutes réunies en pourraient acquérir. » Sénac m'interrompit, avec une sorte d'enthousiasme, en s'écriant : « Vous retirez un bandeau de dessus

mes yeux. Adieu pour toujours les idées innées, etc. »

La solution de cette objection fameuse dirigea notre conversation sur les erreurs de l'économie animale. Je lui en citai de ses *Essais de physique sur l'anatomie* d'Heister, et il me dit : « Mon ouvrage est vieux, il le faut refondre dans une nouvelle édition. Voulez-vous vous en charger, je vous donnerai mes matériaux et je vous aiderai? » Je refusai une proposition que je crus alors au-dessus de mes forces.

Il y a quelques années que M. Lanjuinais, sénateur, aussi respectable par sa belle âme que par son jugement exquis dans les belles lettres et la littérature, et par ses vastes connaissances, me fit part, en parlant de médecine légale, de son doute sur les idées innées, tiré de la faculté supposée de téter dans l'enfant aussitôt après sa naissance. Je lui observai que cette supposition était une erreur née de la comparaison vague du nouveau né de l'homme, avec ceux des brutes. Je lui fis remarquer que le chevreau, etc., va du sein de sa mère, alors passive, à son pis, le saisit et le tète ; mais que le nouveau né de la femme, le plus imbécille des animaux à sa naissance, placé sur son sein, y périrait d'inanition, si elle ne lui insinuait son mamelon dans la bouche. Je lui expliquai les leçons que la nature donne au fétus humain, dans les derniers mois de la grossesse, pour lui apprendre à avaler, à sucer et à téter;

et je lui prouvai qu'on ne pouvait bien juger de la vitalité d'un avorton, que par les progrès qu'il avait faits dans ce premier des arts de l'homme. Je ne craindrai point d'être démenti en disant que M. Lanjuinais me témoigna un enthousiasme à peu près égal à celui de M. Sénac.

Il est bien étonnant qu'en physiologie on soit encore prévenu pour les fausses analogies des organes et des fonctions des brutes avec ceux des hommes ; et le docteur Gall peut les étayer sur de grandes autorités contre l'observation et la raison ; particulièrement sur celle de Vicq-d'Azir, qui a donné un plan d'étude de l'anatomie des hommes sur celle des animaux. Comme j'étais assez lié avec lui, je voulais, toutes les fois que nous nous trouvions, lui proposer des objections contre cette chimère ; mais toujours il les a éludées par des faux-fuyants.

La révolution a ouvert un champ libre au matérialisme ; un assez grand nombre de physiologistes y sont entrés ; et là, pour faire de l'homme une bête, ils ont cru pouvoir identifier les fonctions animales qui leur ont paru être communes à l'un et à l'autre. Je laisse aux moralistes et aux théologiens le soin de réfuter cet abominable système, par lequel on prétend anéantir l'homme par l'anéantissement de son âme, en laquelle réside toute sa personnalité, et dont tous les organes ne sont que ses outils. Mais je ne craindrai point les attaques en avançant ici qu'il est impossible

aux matérialistes d'expliquer les fonctions morales de l'homme. Dans une de nos dernières physiologies les fonctions vitales sont bien expliquées ; mais les animales ou morales y sont traitées d'une manière incomplète, vicieuse et contradictoire, qui ne fait point honneur à l'auteur. Par exemple, il rejète les idées innées, qu'un homme instruit ne peut plus adopter ; mais pour expliquer les fonctions morales il a recours à un *certain instinct*, mot qui ne signifie rien, s'il ne signifie pas des idées innées. Pour expliquer la succion du nouveau-né, il lui suppose le même instinct qu'aux petits des quadrupèdes, qu'il n'a pas. C'est ainsi que les matérialistes expliquent une même chose par le *oui* ou le *non* de la contradiction ; comme s'ils disaient, avec le sophiste Zénon d'Élée : *Je prouve et je nie* tout à la fois.

Après avoir indiqué les funestes et innombrables erreurs que l'anatomie comparée a jetées dans l'anatomie et la physiologie humaines, je ne dissimulerai point que nous lui devons de précieuses découvertes. C'est, par exemple, sur des quadrupèdes qu'on a découvert les premiers organes de la nutrition, qui conduisent le chile des intestins dans la masse du sang ; mais ces découvertes ne peuvent être regardées comme réelles que quand elles ont été vérifiées sur l'homme. Nous devons aussi des notions physiologiques à des expériences sur des animaux vivans, qu'on ne pourrait faire sur l'homme ; mais les résultats de ces expé-

riences ne peuvent être justes, qu'autant qu'on les fait sur des organes, des facultés et des fonctions évidemment semblables dans l'homme et dans telle espèce de brute.

Je crois pouvoir proposer ici au docteur Gall, et à tous les anatomistes, une règle générale, d'après laquelle ils peuvent enrichir la physiologie humaine par l'anatomie comparée, en fermant la porte aux erreurs. Le ton de toutes les fibres, et la contractilité musculaire sont des facultés générales et communes aux corps humains, à ceux des brutes et même aux végétaux; ce sont les premiers ressorts de leurs fonctions vitales. L'on peut donc en rechercher les phénomènes dans tous les corps vivants. La sensibilité est, il est vrai, répandue dans l'homme et dans les bêtes; elle les distingue des plantes. Mais, générale dans l'homme, elle y est modifiée à l'infini; et dans chaque espèce animale elle est très-bornée, mais infiniment variée, dans toutes, de millions de manières que l'homme ne découvrira jamais. L'on ne peut donc presque rien conclure d'une sensibilité à l'autre, sans hasarder de se précipiter et de se noyer dans cette mer d'erreurs, sur laquelle nage et vogue encore à son aise le docteur Gall. La méthode que je propose est celle qu'a suivie, avec tant de succès, le grand Haller, le Galien des modernes; et elle a réuni dans sa personne deux qualités éminentes, regardées comme presque incompatibles; celle d'un des plus grands et des plus justes observateurs, et

celle d'un des plus infatigables compilateurs.

Le docteur Gall pouvait-il venir à Paris dans un temps plus opportun, pour se faire momentanément des admirateurs, que dans celui où tant de matérialistes conspirent pour chasser l'âme humaine du cerveau; où, comme un potentat sur son trône, elle reçoit les avis de ce qui se passe dans son corps et dans l'univers, par les sentiments de tous ses sens, ses satellites; et d'où elle donne ses ordres au même corps, et par lui, aux corps extérieurs, au moyen des mouvements volontaires des membres, ses agents : il est venu leur apprendre ce grand principe, que, *de la part du matérialisme*, les sensations n'appartiènent plus à l'âme, mais au corps; que, pompées du dehors par les extrémités nerveuses, elles sont portées à la première par les nerfs devenus seulement ascendants, de descendants et d'ascendants qu'ils étaient. Mais, malheureusement pour le matérialisme, ce grand principe n'est fondé, comme le reste du système, que sur de prétendues analogies, grossières, absurdes, contradictoires et ridicules. Il n'en est pas une qu'on ne puisse démontrer être fausse ou mal appliquée.

Le docteur Gall a encore un grand avantage. Depuis la révolution, le grand goût est pour les innovations, et la grande mode de bien des écrivains actuels est de brouiller tout pour le satisfaire, et ils réussissent plus ou moins. Le docteur Gall en a sagement pro-

fité. Il a entassé pêle-mêle vérités connues, vieilles erreurs, préjugés régnants, vraisemblances, probabilités, analogies zoologiques, suppositions, abus de mots, sophismes, etc. Et les oreilles dressées, et les bouches béantes à ses démonstrations les ont pompées comme les nerfs ascendants pompent les sensations de l'atmosphère. Ces aspirations, montées au cerveau, par les nerfs auditifs ascendants, ont formé des enthousiastes. Et comme parmi ceux-ci il y avait, dit-on, des savants et des gens de nom crédules, ceux qui ne veulent juger de tout que par autorités, pour s'épargner la peine d'étudier et de réfléchir, ont crié *bravo* en *chorus*. Ce n'est pourtant que par la laborieuse et longue analyse d'observations authentiques et probantes, qu'on peut parvenir à faire des découvertes réelles, et à en juger.

Mais avant que l'enthousiasme s'évapore en fumée, l'âme n'aurait-elle point à craindre du moins d'être ébranlée sur son trône? Non, l'analyse est l'antidote de l'enthousiasme irréfléchi; et si le docteur Gall ne fait pas tourner sa roue tranchante, comme le potier, pour élaguer les matières hétérogènes avec lesquelles il s'est proposé de faire un vase immense, il ne fera pas même un petit pot qui lui conserve la place qu'il a prise provisoirement parmi les inventeurs en anatomie et en physiologie.

J'en ai assez dit dans cette esquisse, à ce que je crois, pour faire voir la confusion que

l'anatomie comparée a jetée dans l'anatomie et la physiologie humaines; il en faut faire maintenant l'application à un système nouveau, dont on peut abuser étrangement.

DEUXIÈME RÉFUTATION.

Des fausses analogies des hommes avec les brutes, que le docteur Gall prétend avoir tirées de l'anatomie comparée, pour principes de sa cranomancie.

Ce n'est pas dans l'homme seul que le docteur Gall a étudié l'homme. Il en a dessiné le tableau d'après les reflets de ceux de quelques animaux qu'il y a fait tomber. De cette nouvelle méthode, à lui vraiment appartenante, sont découlées la plupart des erreurs monstrueuses dont il a fait les principes et les théorêmes de sa *cranomancie*. Nous avons donc maintenant à démontrer que ses prétendues analogies *zoo-anthropiques* ou *anthropo-zoïques* sont contraires aux buts, aux opérations, aux lois, et à la marche de la nature humaine.

I. « L'homme, dit le docteur Gall, est le véritable complément de l'organisation : il ne diffère des autres êtres organiques que parce qu'il possède plus d'organes, dont la privation

le rendrait nécessairement semblable aux autres animaux. Le cerveau d'un animal est encore le cerveau de l'homme, moins telle ou telle partie. Les masses cérébrales perdues ou absentes ne sont-elles pas des facultés enlevées à l'animal ? Les masses cérébrales entraînent toujours de plus grandes facultés. »

C'est sur ces données que repose toute la nouvelle physiologie gallique du cerveau. Il en résulte que l'homme est la plus grosse des bêtes, comme des vermisseaux sont des plus petits des hommes; puisque tous les animaux ne diffèrent que par le nombre de leurs parties. Mais sera bien habile celui qui découvrira la plus petite vérité dans ce galimathias : pour moi, je n'y vois qu'erreurs et mesquinerie anatomiques.

1°. Il est faux que *l'homme soit le véritable complément de l'organisation.* D'un côté il n'a pas plus d'organes en apparence que le singe et les autres quadrupèdes ; de l'autre, il en a moins que presque toutes les brutes. La plupart des quadrupèdes ont des cornes pour se défendre ; les oiseaux ont des ailes pour s'élever et planer dans les régions de l'atmosphère, avec plus de vîtesse et de facilité que l'homme ne peut courir sur la terre ; les poissons sont couverts d'écailles, et ont des nageoires et des queues, au moyen desquelles ils nagent avec vélocité dans les fleuves et les mers, où l'homme ne peut être précipité sans danger de périr, etc. : avantages merveilleux que l'homme envie aux bêtes.

2°. Il est faux que *l'homme* ne *diffère des autres êtres organisés que parce qu'il possède plus d'organes*; d'après ce qui vient d'être dit; et nous allons bientôt observer qu'il en diffère moins par la multiplicité de ses organes que par leurs constructions extérieures et intérieures.

3°. Il est faux que *la privation d'organes rendrait l'homme semblable aux animaux.* La privation de ses organes vitaux, en effet analogues à ceux de tous les êtres organisés, en fait un cadavre comme des brutes; mais la privation de ses organes intellectuels ou de son entendement, ses organes vitaux subsistans, le réduirait à l'état d'une plante ou d'un automate. La soustraction d'aucun de ces organes n'en pourrait faire une bête, puisqu'il n'a les organes d'aucun des instincts des bêtes; quoique chacun de ces instincts ait plus ou moins d'analogie avec l'entendement humain, comme il sera observé.

4°. Il est faux que *le cerveau d'un animal soit encore le cerveau de l'homme, moins telle ou telle partie.* Les cerveaux du singe et des autres quadrupèdes présentent en apparence les mêmes parties; mais ceux des oiseaux présentent des appareils tout différents dans leurs parties et dans leurs replis, dans leurs éminences et leurs cavités; et l'on voit ces différences se multiplier et augmenter dans les autres classes d'animaux, d'autant plus qu'elles s'éloignent davantage de la nature humaine dans leurs formes, leurs fonctions et leurs instincts.

Mais les brutes, dont les cerveaux ressemblent le plus à celui de l'homme, exercent pourtant des fonctions différentes, et des fonctions analogues, de manières très-différentes, et avec moins d'énergie. Ces différences ne peuvent provenir que des différences intérieures dans les organisations du genre nerveux qui échappent aux yeux des anatomistes, même armés des meilleurs microscopes.

L'anatomie comparée renverse elle-même les assertions du docteur Gall. Si les brutes avaient l'intelligence qu'il leur fait partager avec l'homme, elles le réfuteraient par des systèmes analogues au sien. Pour prouver leur prééminence sur l'homme, le chien lui dirait : « Tyran ingrat et dédaigneux, ne vois-tu pas que mon museau et mon nez alongés, dont tu tires les caractères de ma bestialité, ont des qualités et une structure plus excellentes que ton petit nez? Ils me donnent cette finesse d'odorat qui me fait suivre à la piste ce gibier que tu desires, et que tu ne peux trouver avec ton nez et tes yeux. Anatomise un museau canin, et tu verras ma membrane pituitaire, tissue de nerfs, tapisser mes amples sinus, qui multiplient ceux de ton petit os ethmoïde, étendre mon odorat, et me donner des sensations infiniment plus variées, plus délicates et plus distinctes que les tiennes. » Et l'âne, qui participe à ces avantages par son organisation, brairait pour applaudir.

L'aigle lui dirait, au nom de tous les oiseaux : « Homme orgueilleux, non seulement

tu ne peux t'élever commme moi à la cour de Jupiter, mais la nature m'a gratifié d'une vue perçante, qui me fait appercevoir ma proie à des distances immenses; et qui me procure l'avantage que n'ont pas tes voleurs et tes meurtriers, avec les bosses dont tu couvres leurs crânes; de m'élancer sur elle, avec la rapidité de mon vol, sans encourir les dangers que tu ne pourrais éviter avec tes gros yeux myopes. J'admire dans l'anatomie de tes yeux un des chefs-d'œuvres de la nature : mais anatomise les paupières et les yeux de l'aigle et des autres oiseaux, et tu auras à admirer encore de plus grands chefs-d'œuvres. »

Les autres espèces animales lui vanteraient pareillement leurs prééminences sur l'homme; et toutes, en *chorus*, lui diraient par leurs chants, leurs sifflemens, leurs mugissemens, etc. : « Reconnais, Gall, nos prérogatives, et cesse de dire avec suffisance: *L'homme est le véritable complément de l'organisation* : *l'homme ne diffère des animaux que par plus d'organes* : *les cerveaux des animaux ne sont que des portions de celui de l'homme.* »

5°. Il est doublement faux que *les masses cérébrales entraînent toujours de plus grandes facultés.* D'abord, le docteur Gall confond toujours les facultés avec les actions organiques et les fonctions; et cette confusion le rend inintelligible. Il faut débrouiller ce chaos confus.

Les facultés sont les pouvoirs d'agir et de

recevoir ; et elles sont de deux sortes : les vitales et les animales. Les vitales, communes aux corps de l'homme et de toutes les espèces de brutes, sont le ton de toutes leurs fibres, l'irritabilité ou la contractilité de leurs fibres musculaires; et la sensibilité physique ou le mécanisme des filets de leurs nerfs. Les animales ou morales, qui ne peuvent résider que dans des principes spirituels ou immatériels nommés *âmes*, sont, dans l'homme, le sentiment, la pensée, la volontariété et l'activité volontaire sur le corps. Ces facultés appartiennent aussi aux brutes, excepté la pensée; c'est-à-dire, la faculté de se faire des idées par la comparaison de sensations ou d'idées déjà formées. Elles n'agissent que d'après des impulsions de sensations agréables ou désagréables, et de leurs souvenirs.

Les facultés vitales résident dans les parties élémentaires des organes vivants. Chacun de ces organes, stimulé par des agents, opère des actions particulières qui lui sont propres : et du concours des actions organiques résultent les fonctions vitales et morales.

Ceci posé, nous pouvons donner du sens aux expressions confuses du docteur Gall. Il met en principe, sans exceptions, que *les facultés dérivent de l'organisation*. Cela est vrai, en entendant le mot *facultés* des actions organiques et des fonctions vitales. Mais cette vérité ne sert de rien à son système : mais il est de toute fausseté que les vraies facultés dérivent de l'organisation : c'est, au contraire,

l'organisation qui dérive des facultés vitales. Et les facultés morales ne résidant que dans l'âme, celle-ci n'exerce ses fonctions morales qu'au moyen des fonctions mécaniques des genres nerveux et musculaires. C'est ainsi qu'au moyen de confusions et d'équivoques, la cranomancie peut mystifier ceux qui ne sont point analystes. Tant il est facile à un orateur de mystifier des curieux peu instruits, avec des mots scientifiques qu'il n'entend pas lui-même.

Mais prenons, avec le docteur Gall, le mot *facultés* pour les *actions organiques* ou pour les *fonctions* vitales et *animales*, il n'en sera pas moins faux que celles du cerveau soient en raison de ses masses, puisque les facultés vitales se trouvent inhérentes aux élémens plus ou moins gros des parties. L'on avait observé, avant le docteur Gall, que le cerveau de l'homme était en général proportionnellement plus gros que ceux des brutes de même volume; ce n'était qu'une observation conjecturale dont on peut tirer quelque parti, mais dont aussi l'on peut abuser; et le docteur Gall en a fait le plus grand abus possible en l'érigeant en principe général des plus faux, et en en tirant sans cesse de fausses conséquences. Mais nous aurons amplement occasion de le combattre sur ce point.

II. L'analyse de l'entendement humain, si bien démontrée, et que le cranomancien veut détruire sans la réfuter, met entre la nature humaine et les natures des brutes une

ligne de démarcation qui met dans la plus grande évidence les fausselés des assertions précédentes du docteur Gall; et tout ce qu'il a dit et pourra dire sur les analogies des cerveaux des brutes avec celui de l'homme. Chaque espèce de brute exerce un métier particulier, suivant l'excellente idée de Pluche, et elle l'exerce d'après des idées innées et des mouvements originairement volontaires, par des opérations toutes différentes. Chacune doit donc trouver, dans son organisation particulière, des instruments aussi variés dans chacun de ces métiers, que dans les métiers imaginés par les hommes, quoique analogues en un plus ou moins grand nombre; mais l'homme, qui n'a point d'idées innées, ni d'instinct, n'exerce point de métier naturel : il est propre à tout par son génie, developpé par l'éducation. Il doit donc avoir une organisation générale.

Les métiers naturels des animaux n'ont que trois buts communs à toutes leurs espèces; mais dont les moyens sont variés en chacune : la conservation de ses individus, par une hygiène naturelle dont ils n'usent que d'après des sentiments agréables ou désagréables que les agents de la vie font naître en eux; la propagation de leur espèce, par les fonctions de la génération, dont sans doute ils ignorent le but; et la défense d'eux-mêmes et de leurs petits, avec les armes que la nature a mises à leur disposition.

L'homme exerce les trois fonctions géné-

rales aux métiers naturels des brutes par des méthodes artificielles : mais il en exerce bien d'autres au moyen de son génie ou de la pensée. Celle-ci consiste, 1°. à distinguer toutes les perceptions des objets sensibles ou physiques; 2°. à tirer des perceptions insensibles ou métaphysiques des rapports que les premières ont essentiellement avec des objets absents ou insensibles; 3°. à décomposer, composer, comparer les unes et les autres; 4°. à tirer de ces comparaisons des idées naturelles et factices; 5°. à lier toutes ces idées suivant leurs rapports, en touts, qui fassent des tableaux réels ou imaginaires.

La pensée, cette faculté créatrice, aurait pourtant été bien stérile dans ses productions, si l'homme se fût borné à l'usage des organes naturels de son entendement; mais avec ses facultés intellectuelles, il s'est créé l'art de lier, dans son entendement, des signes sensibles avec ses perceptions et ses idées, pour se les tenir présentes, se les rappeler, les travailler, et les communiquer aux autres hommes à son gré; et, avec le langage, instrument artificiel aussi admirable que le naturel, le génie de l'homme n'a plus eu de bornes.

Par son génie, l'homme, en se formant les perceptions abstraites des nombres, par les dix doigts de ses deux mains, les a composés, décomposés et comparés à l'infini, s'en est fait des idées abstraites, leur a donné des signes arbitraires et conventionnels, et a créé

les mathématiques, sciences immenses, qui n'ont d'existence que dans l'entendement humain, mais qui forment les cadres de toutes les autres sciences.

Toujours conduit par l'évidence innée ou inhérente en son âme, l'homme ne s'en est pas rapporté, comme les brutes, au jugement de ses sensations; dans son régime de vie, son génie, conduit par l'expérience, s'est fait une hygiène raisonnée, et en a étendu l'usage à une infinité d'agents vitaux, dans lesquels la nature ne semblait pas avoir mis des rapports avec ses besoins et ses goûts naturels. Il a découvert et continué de découvrir dans les mixtes des vertus relatives à ses besoins, et à ceux des animaux qu'il s'associe comme des domestiques; et, en anatomisant ses semblables, il a découvert les instruments cachés de ses fonctions vitales et morales; enfin, il s'est étudié et s'est connu, tandis que les brutes, guidées par leurs seules sensations, se sentent sans se connaître.

Le génie de l'homme ne l'a pas seulement rendu l'habitant de la terre, mais son vrai possesseur : il a dompté les animaux susceptibles d'être apprivoisés; et un enfant de sept ans, qui n'est qu'à l'alphabet des connaissances humaines, peut conduire à son gré le bétail, un bœuf, un cheval, un éléphant : et les bêtes féroces et indomptables, l'homme s'en garantit par sa prudence, et les combat avantageusement avec ses armes artificielles. Par une infinité d'arts, il multiplie et perfectionne

les productions de la nature, et il en crée lui-même qui surpassent en vertu les naturelles. Sans nageoires, il sait s'approprier les productions des fleuves et des mers, et voguer sur leurs surfaces immenses : et sans ailes, s'approprier pareillement les oiseaux, et s'élever plus haut qu'eux dans les régions de l'air.

L'atmosphère ne limite pourtant pas le génie de l'homme. Avec une vue naturellement bien inférieure à celles de bien des animaux, mais étendue et dirigée par des instruments optiques, il parcourt l'immensité des cieux, fixe les situations et mesure les distances des globes suspendus à leur voûte, calcule les révolutions des globes errants, et détermine les volumes, les masses et les pesanteurs relatives des uns et des autres; enfin, il a créé toutes les sciences et les arts physiques.

Le génie de l'homme ne s'est pas encore borné à dessiner, dans son entendement, les tableaux de sa personne, de la terre, des cieux, de l'univers visible. Par sa faculté métaphysique, il est parvenu à analyser son entendement, et les facultés du principe pensant qui le forme, le dirige et en fait usage. Il s'est élevé jusqu'à la connaissance et à l'adoration de l'Être suprême, le créateur de la nature, et le père des hommes et de tous les êtres vivants. Il a créé la sublime métaphysique.

Parmi les idées métaphysiques sont celles

de la justice avec celles de toutes les vertus, qui doivent réunir les hommes en société, et les faire correspondre par des communications de biens mutuels. De là sont nées les sciences de la morale, du droit naturel et civil, de la politique et des religions naturelles et positives, qui toutes ont pour but le bonheur des peuples et du genre humain.

Voit-on une seule de ces merveilles de l'entendement humain, dans les entendements ou instincts des brutes? Je suis bien éloigné de dire qu'elles soient les effets immédiats de l'organisation de l'homme ; mais l'âme ne pourrait les produire sans les organes de son entendement; et s'il était vrai que le cerveau de l'homme ne fût que le complément des cerveaux des brutes, son âme ne pourrait pas plus exercer sa suprême intelligence, avec ces instruments grossiers, qu'un habile horloger pourrait faire ses admirables ouvrages avec les outils d'un cordonnier; comme les brutes, avec le cerveau de l'homme, ne pourraient pas mieux s'en servir, qu'un cordonnier pourrait faire les ouvrages de l'horloger avec ses outils.

III. Young, célèbre poète et philosophe anglais, a émis une idée gigantesque, qui a trouvé une place distinguée dans l'entendement des savants; qui a inspiré de belles rêveries à Buffon, et de grotesques au docteur Gall. « Fidèle à parcourir l'échelle des gradations, a dit Young, la nature passe par toutes les nuances dans un progrès imper-

ceptible, où rien n'est omis, rien n'est brusqué..... Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre : on ne remarque ni vide ni séparation. Les jointures existent, et sont devenues imperceptibles. On voit, dans chaque point, l'union, la continuité, etc. ». « L'animal, dit le docteur Gall, est un fragment de l'homme, qui n'est lui-même qu'un animal continué plus développé, plus parfait. Ils sont l'un et l'autre, dans leurs différentes espèces, dans les variétés des mêmes espèces, et leurs modifications nuancées à l'infini, des anneaux successifs de la grande chaîne des êtres. »

Ce tableau est brillant, mais ne peut qu'aveugler les hommes irréfléchis. Que l'on veuille bien l'examiner avec attention, et l'on verra qu'il est absolument de la même nature que ces tableaux résultant de parties et d'espèces discordantes, qu'Horace a critiquées au commencement de son *Art poétique*.

Ce n'est point ici le lieu de faire remarquer les vides qui se trouvent si évidemment entre tant de genres et d'espèces d'êtres; mais je demanderai au docteur Gall, et aux admirateurs d'Young, quels sont les points de contact de ces êtres inorganisés et morts, qu'on nomme *minéraux*, avec ces êtres organisés et vivants nommés *végétaux?* Ceux-ci n'obéissent qu'aux lois de l'impulsion, de l'attraction et des affinités, sans exercer aucune sorte de fonctions; ceux-là exercent des fonctions purement mécaniques, d'après leurs

facultés purement vitales. Quels sont les points de contact entre les plantes et les brutes, séparées par l'espace immense de la sensibilité, et que les matérialistes veulent attribuer gratuitement aux plantes? Quels sont les points de contact entre les plus parfaits des animaux, comme les singes, et les sauvages les plus imparfaits, considérés dans leurs facultés morales? Le vide est si grand, que l'imagination pourrait placer bien des êtres intermédiaires de chaque côté de la ligne de démarcation qui sépare les natures humaine et animales, sans les confondre. Je ne vois que les cranomanciens et les autres matérialistes qu'on pût apporter en exemples de cette confusion, qui n'existe point dans la nature, et seulement dans les imaginations exaltées par des idées de bestialité.

Le docteur Gall a ici un grand avantage sur moi : il peut m'opposer l'autorité de tous les philosophes et de tous les naturalistes, qui s'accordent à regarder l'homme comme un animal; particulièrement celle du célèbre Linnæus, qui a placé l'homme dans le premier ordre de la première classe des animaux, avec le singe, le maki et la chauvesouris. Voilà, certes, l'homme bien appareillé pour figurer noblement dans le système gallique. Mais moi, qui ai passé ma vie à combattre les erreurs générales et à vérifier les préjugés régnans, je ne m'effraie point de l'autorité des grands noms contre les grandes lois de la nature et contre les prérogatives du bon sens.

Les plus sages des naturalistes ont du moins fait l'honneur au genre humain de le mettre en tête des animaux, dans une classe particulière. Mais je vais plus loin qu'eux : je coupe tout à fait les cordes par lesquelles on veut le garrotter avec toutes les espèces animales. Je soutiens que l'homme diffère plus des brutes, par son entendement et son industrie, et par son organisation générale et l'organisation particulière de son cerveau, que les brutes des végétaux, et les végétaux des minéraux; d'où je conclus qu'on en doit faire un des règnes de la nature : le premier, dans l'ordre de ses fonctions sublimes; le dernier, dans celui de ses complications physiques.

Que le docteur Gall et toute son école veuillent donc bien étudier l'homme dans l'homme; comparer les différences essentielles et infinies que l'observation et l'anatomie comparée démontrent dans les facultés, l'organisation et les fonctions vitales et morales de l'homme et des brutes, sous le voile transparent d'analogies vagues; chercher et suivre la ligne de démarcation que l'analyse de l'entendement humain a tracée entre la nature humaine et les natures animales, et se placer au haut de l'échelle des êtres vivants, pour les bien observer; et ils rendront à l'homme sa dignité, qui le rapproche plus de la nature divine que des natures brutales. Mais si les cranomanciens s'obstinent à vouloir devenir des bêtes, que, comme elles, ils se bornent à l'exercice des trois fonctions communes à

toutes; qu'ils boivent et qu'ils mangent; qu'ils travaillent à la propagation de leurs espèces, qu'ils se battent à coups de pied, à coups de poings, à coups de griffes, etc.; ou mieux, puisque chacun d'eux est un complément de tous les organes des brutes, qu'ils en exercent tous les métiers; et que, réunis, ils fassent une grande manufacture de laine et de soie, de miel et de cire, etc. etc. etc., ils se rendraient du moins utiles; mais qu'ils nous laissent, nous autres hommes, qui n'avons que les organes de l'humanité, sentir, penser, vouloir, agir et vivre en hommes.

TROISIÈME RÉFUTATION

De la prétendue démonstration du cerveau, que le docteur Gall a imaginée pour en faire une des bases de sa Cranomancie.

Il me paraît impossible d'entendre et de bien juger la nouvelle démonstration du cerveau et du genre nerveux que donne le docteur Gall, sans connaître celle que les névrologistes en donnent actuellement, d'après les observations et les découvertes dues à des centaines de génies observateurs et d'habiles dissecteurs, depuis plus de 2000 ans. Je crois donc devoir débuter, dans cette réfutation, par une légère notion de celle-ci.

Le cerveau, reconnu généralement pour l'organe de toute sensibilité, dans l'homme comme dans les brutes, et pour l'instrument immédiat du commerce réciproque de l'âme et du corps, se divise sensiblement en trois portions : le cerveau proprement dit, les moëlles cérébrales, qu'il faut bien se garder de confondre avec la moëlle-des os, par cette homonymie, et les nerfs. Ces trois portions sont continues, de manière que toute impression faite sur un point se continue jusqu'à l'une ou l'autre extrémité. Aussi des physiologistes ont-ils donné à leur ensemble le titre d'*homme sensible.*

Le cerveau proprement dit est cette masse sphéroïdale, molle, blanche et grisâtre, renfermée dans la boîte osseuse du crâne; et cette boîte est tapissée de deux membranes, qui revêtent le cerveau, qui se nomment en général *ménynges;* et en particulier, l'extérieure *dure-mère*, et l'intérieure *pie-mère.* Ces deux masses se distinguent en deux parties : l'une, supérieure, nommée le *grand cerveau*; l'autre, inférieure, nommée le *petit cerveau* ou *cervelet,* qui sont séparés par une membrane horizontale très-tendue, que l'on nomme la *tente du cervelet :* mais qui communiquent par un prolongement considérable, qui passe par un grand trou de cette tente. Chacun de ces cerveaux se subdivise encore en deux hémisphères latéraux, séparés par deux membranes verticales, encore très-tendues, nommées, d'après leurs

formes, la supérieure, la *grande faulx*; et l'inférieure, la *petite faulx*. Vers le milieu de ces deux masses se trouvent intérieurement deux cavités latérales, nommées les *ventricules du cerveau*, qui sont tapissés par un réseau de vaisseaux sanguins extrêmement fins, nommé *plexus choroïde*. Enfin, toutes les fibres qui composent les substances médullaires du cerveau et du cervelet, se réunissent en une portion commune, à laquelle on a donné le titre de *moëlle alongée*, encore renfermée dans le crâne.

En disséquant le cerveau et le cervelet, on les trouve composés de deux substances; l'une, blanche ou médullaire, et l'autre de couleur cendrée. L'on y distingue et l'on nomme bien des parties sans en connaître les usages particuliers; mais, d'après Malpighi, l'on a assigné pour usages généraux aux deux cerveaux, de filtrer du sang artériel, les esprits animaux, fluide nerveux imperceptible, mais très-mobile, comme les matières de l'électricité et du magnétisme minéral, et qui se transmet dans les fibres médullaires de la moëlle alongée.

La moëlle épinière est cette masse cérébrale ou médullaire qui s'étend au milieu de l'épine, dans un canal creusé dans les vertèbres ou pièces osseuses de l'épine, depuis le grand trou occipital, situé au bas du crâne, jusque vers l'os du croupion, nommé *sacrum*; et qui est tapissé de deux prolongements des menynges. Cette masse se divise en deux fais-

ceaux latéraux, qu'on croit composés de filets médullaires, continus avec ceux de la moëlle alongée, et des deux cerveaux.

Les nerfs sont des cordons blanchâtres plus ou moins gros ou fins, qui naissent par paires latérales, dix de la moëlle alongée, et trente environ de la moëlle épinière; et qui vont se distribuer à toutes les parties, qu'ils rendent sensibles. Chaque cordon est enveloppé d'une tunique, qui est un prolongement de la dure-mère, et il est composé de filets nerveux, dont les tuniques sont des prolongements de la pie-mère. A proprement parler, ces filets ne sont pas creux, mais remplis d'une substance médullaire ou pulpeuse, que traversent aisément les esprits animaux, qui leur viènent des moëlles. La totalité des nerfs forme donc une portion du cerveau en filières. L'on croit bien que les esprits y circulent, comme le sang dans les vaisseaux sanguins; mais l'on n'a pas encore décrit les voies de cette circulation. Je pense que les esprits procèdent du cerveau aux parties par chaque filet, qui peut ainsi se nommer *descendant* ou *artériel*, et qu'ils reviènent des parties au cerveau, par la continuation du même filet, qui peut se nommer *ascendant* ou *veineux;* et que tous reçoivent leurs premières impulsions du cerveau, comme le sang artériel du cœur; et leur dernière, des parties toniques et contractiles, dans lesquelles ils se distribuent, comme le sang veineux, mais que leur mouvement progressif est accéléré par toutes les irritations

que les nerfs peuvent recevoir dans tout leur trajet. Enfin, chacun des nerfs et leur ensemble doivent encore se distinguer en trois portions: leurs extrémités ou expansions, résultantes des séparations de leurs filets dans les organes, sous différentes formes très-variées ; leurs trajets depuis leurs expansions jusqu'aux moëlles, bien décrits par les anatomistes ; enfin, leurs origines dans les moëlles et les cerveaux, encore imparfaitement décrites, et à la réunion desquelles on doit donner le titre de *centre nerveux*.

L'on attribue aux nerfs deux usages principaux : la sensibilité et les mouvements musculaires volontaires ou spontanés. Ces usages ne leur appartiènent pas immédiatement, mais au fluide qui circule dans leurs filets. Si, à leurs extrémités ou dans leurs trajets, ils sont irrités ou touchés par un agent corporel quelconque, extérieur ou intérieur, les esprits animaux en transmettent l'impression jusqu'aux origines des nerfs, et il en résulte des sensations dans l'âme. De son côté, l'âme peut, à volonté, réagir sur les origines des nerfs, communiquer à leurs esprits une impression qui se continue jusqu'aux muscles où les nerfs se distribuent. Les muscles en sont irrités et contractés ; et leurs contractions produisent les mouvements volontaires dans les membres. Si les nerfs des muscles sont irrités par un agent corporel à leurs origines ou dans leurs trajets, ils en sont irrités et contractés, et leurs contractions sont suivies

spontanément des mouvements et des tensions qu'on a nommés *convulsions* et *spasmes*. Enfin, les muscles peuvent produire ces derniers mouvements spontanés par leur contractilité, lorsqu'ils sont irrités immédiatement par un agent corporel quelconque, sans l'intermède des nerfs ni de l'âme.

Il serait bien nécessaire en physiologie, qu'on donnât une distribution des nerfs suivant les sens dont ils sont les organes immédiats; mais on ne s'accorde pas encore sur la distinction de ces fonctions. Je crois pouvoir les distribuer exactement en cinq classes. La première, du sens général de toutes les parties sensibles; la seconde, des cinq sens extérieurs, qui font communiquer l'âme avec l'univers: le tact, la vue, l'ouie, le goût et l'odorat; la troisième, de quatre sens, qui nous avertissent de remplir nos besoins vitaux: la faim, la soif et les expulsions des excréments et des urines; la quatrième, de trois, pour la propagation de notre espèce: les sens vénériens dans les deux sexes, et celui de l'allaitement dans les mères nourrices; le cinquième, enfin, d'un seul sens intérieur et commun, dans l'organe duquel tous les autres sens réunissent leurs nerfs, qui forment le centre nerveux; sur lequel ils laissent des traces au moyen desquelles les sensations passées se rappèlent sous les formes de souvenirs, de distractions, de rêves et de phantômes ou spectres.

Ce dernier sens forme donc ce qu'on nomme l'*entendement* ou la *mémoire*: trois

sortes d'agents en rappèlent les souvenirs en irritant ces vestiges : les nerfs des autres sens qui, en y portant des sensations, réveillent celles qui leur ont été liées ; le sang qui, en irritant le centre nerveux, rappèle des souvenirs involontaires dans la veille comme dans le sommeil, et l'âme qui les rappèle à volonté. Le centre nerveux est encore le moteur volontaire ou involontaire des mouvements des membres, par les contractions de leurs muscles.

L'existence du centre nerveux n'est plus un problème ; c'est un point d'anatomie actuellement démontré par les admirables analyses des sensations de Condillac, et des facultés de l'âme de Bonnet ; par les phénomènes de la sensibilité nerveuse et de la concractilité musculaire, si merveilleusement exposés par Haller ; et par ce qu'on nomme les *liaisons des idées*, que chacun peut vérifier par sa propre expérience, sans être ni anatomiste, ni physiologiste. En effet, une personne qui a assisté à un opéra, à un grand banquet, à une assemblée quelconque, peut se rappeler, et se rappèle, à l'occasion d'un seul souvenir, ce qu'elle a éprouvé par chacun de ses sens affectés dans ces spectacles. Les nerfs de chaque sens contractent donc simultanément des correspondances avec les nerfs de tous les autres sens, dans un centre commun où tous aboutissent.

C'est une vérité physiologique qu'aucun matérialiste ne pourra jamais détruire. Ce cen-

nerveux, l'organe immédiat de l'entendement, est aussi celui du commerce réciproque de l'âme et du corps. C'est donc avec raison que l'étonnant Haller, à qui nous devons de si nombreuses et de si précieuses découvertes sur les genres nerveux et musculaire, a défini l'âme humaine avec une vérité si frappante pour les hommes clairvoyants et réfléchis : « L'âme est cet être qui se sent, qui se re-» présente son corps, et, par le moyen de » son corps, l'universalité des choses. »

Le centre nerveux est donc le siége ou le trône de l'âme. Mais où est-il placé? L'on ne s'accorde pas encore sur ce point. Je crois l'avoir découvert dans les parois des ventricules du cerveau; par leur situation; par la dissection des nerfs de ce viscère que l'on peut suivre jusqu'à ces parois médullaires; par les phénomènes des fonctions morales; par les observations de maladies morales dont on a reconnu les causes prochaines dans ces parties.

Je puis produire, comme témoin oculaire, une observation bien probante de ce dernier genre. J'ai gouverné à Mamers, département de la Sarthe, avec un chirurgien de cette ville, un jeune homme de vingt et quelques années, d'une grande pesanteur de tête. Peu à peu il perdit l'usage de tous ses sens, et fut réduit à l'état d'une plante ou d'un pur automate. Il vécut plusieurs mois dans cet état, pendant lesquels on le nourrissait avec du bouillon et des espèces de bouillies claires

qu'on introduisait dans sa bouche, et qui ne tombaient dans son estomac que par les contractions des muscles de la déglutition, et par leur propre poids. Nous en fîmes l'ouverture, et nous trouvâmes sous son crâne un kiste ou sac considérable, rempli de sérosité, qui comprimait fortement les ventricules du cerveau, d'ailleurs sain.

C'est donc dans ces cavités que l'âme invisible, entourée de leurs parois, comme un administrateur dans son appartement, reçoit tous les avis de son corps par les nerfs des sens, et lui envoye ses ordres par les nerfs des muscles; que, comme un homme de lettres, les yeux sur un livre, elle lit dans le centre nerveux, vrai livre cérébral; et que, comme un musicien, les doigts posés sur le clavier d'un clavecin, elle met en jeu les muscles à son gré, par leurs nerfs, pour opérer les mouvements volontaires.

Les distractions que nous éprouvons pendant la veille, et nos rêves pendant le sommeil, et même la *somnolocution* et le somnambulisme s'expliquent aussi naturellement par cette théorie. Ce sont les effets du sang qui, en passant par les petits vaisseaux du plexus choroïde, frappe les touches du centre nerveux, et reproduit des sensations et des mouvements désordonnés; mais pourtant les unes et les autres suivant des liaisons qu'elles y ont prises, comme une personne qui ne saurait point la musique produirait des chaos de sons successifs, en touchant au hasard

les touches du clavier d'un instrument de musique.

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer cette théorie nouvelle que j'ai exposée dans une dissertation assez longue, encore manuscrite, sur le siége de l'âme. Voyons maintenant comment le docteur Gall peut détruire ces anciennes et nouvelles théories.

Avant de l'entendre, j'observerai qu'il paraît que ceux qui l'ont entendu, lui accordent le titre d'*habile* et *de grand anatomiste*; mais j'y vois une équivoque qu'il faut lever. Il y a trois sortes d'anatomistes distingués : *les habiles anatomistes* de pratique ou *disecteurs*, aussi adroits à diviser les parties intégrantes des corps organisés, qu'un bon boucher à couper les chairs qu'il veut vendre; et un écuyer-tranchant à dépecer les viandes sur une table, mais dont les connaissances sont quelquefois aussi bornées en anatomie, que leurs vues en physiologie; les *savants anatomistes* ou *anthropographes*, qui, comme les professeurs d'anatomie, peuvent très-bien démontrer le corps humain, sans y avoir fait aucune découverte; et *les profonds anatomistes* qui ont inscrit leurs noms sur des parties du corps qu'ils ont fait connaître les premiers; comme les Winslow, les Haller, les Morgagni, les Mascagni et quelques autres habiles et savants anatomistes de la fin du dernier siècle. Dans laquelle de ces classes veut-on placer le docteur Gall? Je laisse la solution

de cette question aux savants qui l'ont entendu, et à mes lecteurs.

1°. On lui a fait honneur d'avoir disséqué le premier le cerveau par sa base. O! vous qui avez porté ce jugement, pardonnez-le moi, vous vous êtes trompés: lisez Lieutaud et les anatomistes qui ont traité de la dissection, et vous apprendrez qu'ils ont disséqué le cerveau de haut en bas, et de bas en haut, et même par les côtés, pour voir cet intéressant viscère sur toutes ses faces. Comment auraient-ils pu autrement voir et démontrer les origines des nerfs?

2°. Ce n'est pas proprement le cerveau de l'homme que le docteur Gall a démontré, c'est un cerveau factice qu'il a composé de ceux de l'homme, du cheval, du bœuf, du veau, du mouton, du cochon, du chien, du chat, du lapin, etc. S'il a raison, il a grand tort; car, si le cerveau de l'homme est composé de ceux des animaux, il n'en démontrera jamais qu'une si petite portion, que nous n'en connaîtrons jamais assez pour en établir un système général.

3°. Il a, dit-on, démontré bien plus de parties qu'on n'en démontre ordinairement, mais sans leur assigner des usages particuliers. Ces démonstrations sont donc inutiles à son système et à tout autre; elles ne peuvent satisfaire que la curiosité anatomique.

4°. Il convient avec les anatomistes, que les filaments nerveux composent les moëlles épinières et allongées, et s'épanouissent dans

le cerveau et le cervelet. Toute la différence entre eux consiste en ce que ces épanouissements ne sont pas les origines des nerfs, comme on l'a toujours cru jusqu'à présent, mais leurs résultats, comme il faut le croire maintenant sur sa parole.

Il admet bien quelques nerfs *descendants* ou *récurrents*, mais qui se bornent à des parties du cerveau, et auxquels il n'attribue point d'usages positifs, et dont par conséquent nous pouvons faire abstraction ici.

Il démontre ce système vraiment neuf, par ce grossier sophisme; les ramifications artérielles qui accompagnent les cordons nerveux, sont ascendantes : donc, *à pari*, les nerfs sont ascendants aussi. Mais le cœur, l'origine de tous les vaisseaux sanguins, étant placé à peu près au milieu du corps, il s'en suit nécessairement que des artères les unes montent et les autres descendent. Aussi en a-t-on désigné les troncs par les titres d'*aorte ascendante*, celui qui porte le sang au cerveau comme aux autres parties supérieures, et *aorte descendante* celui qui le charroie dans les parties inférieures; mais le cerveau qui contient les origines des nerfs et qui est la source de leur fluide, étant situé à la partie supérieure du corps, il faut bien que les uns et l'autre descendent.

Les autres arguments du professeur sont de cette force, et l'on ne gagnerait rien à les réfuter ou à y acquiescer; mais ils sont tous réfutés à la fois par l'observation et l'expérience. Si les nerfs n'étaient qu'ascendants,

et qu'ils portassent les sensations des extrémités ou de la *periphérie* du corps au cerveau, il est évident que la sensibilité et la mobilité monteraient aussi; et si on liait, ou si l'on comprimait un nerf dans quelque point de son trajet, les parties inférieures à ce nerf conserveraient leur sensibilité et leur mobilité jusqu'à la ligature, tandis que les supérieures les perdraient. Or, le contraire arrive: il suivrait bien plus du système *gallique*, les extrémités nerveuses du corps portant les sensations et la vie à toutes les parties; lorsque ces extrémités seraient oblitérées, coupées ou gangrenées, les parties supérieures les perdraient jusqu'au cerveau; or, dans ces cas les parties supérieures continuent de vivre, de sentir et de se mouvoir. Non seulement les estropiés sentent et meuvent leurs moignons, mais encore ils rapportent les douleurs qu'ils y éprouvent aux différentes parties du membre qu'ils n'ont plus. Que ceux qui en douteraient aillent aux invalides, et des centaines de braves mutilés les en persuaderont. J'ajouterai à leur témoignage l'observation d'une maladie singulière où je n'aurais rien connu si j'avais été *galliste*, mais que j'ai bien jugée en sortant de dessus les bancs de A. Petit, et de Ferrein, qui n'auraient jamais rien cru au *Gallisme*.

Un homme d'une soixantaine d'années perd tout à coup l'usage d'une jambe en déjeûnant, et m'envoie chercher. Je pris d'abord son mal pour une paralysie; mais, dès le lendemain, je jugeai qu'elle était morte,

quoique le malade éprouvât sans cesse de cruelles douleurs qu'il rapportait au talon de cette jambe. D'après mon avis, le chirurgien fit des incisions le long de la jambe jusqu'à l'os, sans que le malade y sentît la plus légère impression. Tous les nerfs furent coupés. Cependant on ne pouvait se persuader que cette jambe fût morte, d'après les cris du malade sur son talon. Pour en convaincre, je fis rougir ce qu'on nomme en mon pays *une broche* de fer. Je la fis passer au travers du talon, sans que le malade s'en aperçût. Pendant huit à dix jours qu'il vécut dans cette cruelle maladie, ses membres moururent les uns après les autres ; et toujours il cria, en rapportant ses douleurs aux parties mortes.

5°. Notre anatomiste établit plusieurs systèmes nerveux, et différents points particuliers de sensibilité, séparés dans différentes parties du cerveau, et même dans les ganglions des nerfs. Il détruit ainsi le centre nerveux si bien démontré ; mais il n'a pas senti les conséquences absurdes de cette erreur. En morcelant ainsi l'entendement ou la mémoire, il coupe les liaisons des sensations et des idées par lesquelles celles qui sont présentes à l'esprit rappèlent les autres pour en faire autant d'entendements particuliers qui ne pourront correspondre entr'eux ; il rompt l'unité de l'âme et la personnalité de l'homme ; il rend impossibles les enseignements des sciences et des arts, qui ont pour buts, pour objets et pour avantages, de lier en un tout les sen-

sations, les idées et les passions de tous les sens, par leurs impressions permanentes et passagères sur le centre nerveux. Adieu la grammaire et la musique; la logique, l'art poétique et l'art oratoire; la psychologie, la métaphysique et la morale; adieu tout art d'instruction et d'éducation. Les tableaux présentés à l'esprit, par tous ces petits centres nerveux isolés, ne seront plus que des charivaris intellectuels, tels que le plaisant concert que donna J. J. Rousseau, avant de savoir la musique, pour n'avoir pas su lier entr'eux, les voix et les instruments, qui fit rire aux éclats et musiciens et auditeurs; et qui couvrit l'auteur d'une honte qu'il n'a pu effacer depuis, que par son admirable *Devin du village*, et son excellent *Dictionnaire de musique*. Grand exemple pour vous, M. Gall! Faites oublier votre anatomie du genre nerveux, et votre cranomancie, par un excellent traité de physiologie morale.

6°. *La sensibilité se conserve*, suivant le docteur Gall, *dans un animal coupé par morceaux*. Ici, comme ailleurs, il confond la sensibilité nerveuse avec la contractilité musculaire. Ce n'est pourtant que par cette dernière faculté que les tronçons de carpe bondissent dans la poële, qu'on voit quelquefois les chairs d'animaux, récemment tués, palpiter encore sur les étaux des bouchers; qu'un animal dont on a tranché la tête, et par conséquent les nerfs, meut encore ses membres, et fait même quelques pas; que les muscles

d'un guillotiné continuent de se contracter et de frémir encore quelque temps, après que les nerfs coupés, les esprits animaux épuisés par l'écoulement du sang, ne peuvent plus porter le sentiment et la mobilité dans aucune partie; et qu'enfin le cœur, le muscle le plus contractile, mais le moins sensible du corps, arraché d'un animal vivant ou même trépassé, et qui par conséquent n'a plus de communication avec le genre nerveux, continue cependant ses mouvements quand on l'irrite ou le touche, pendant plusieurs heures qu'on le tient chaud.

Le docteur Gall a déclaré, dit le docteur Demangeon, suivre le système de Bichat sur la vie animale. Il n'a pas vu qu'il conduit à une suite perpétuelle d'erreurs, et qu'il inspire à son créateur des assertions encore plus atroces que l'irrésistibilité des penchants. Je démontre, dans mon *asphyxiologie*, que la vie consiste primordialement et uniquement dans l'exercice des fonctions vitales, toutes corporelles, et que la prétendue vie animale ne donne que les jouissances de la vie. Une observation unique va le démontrer ici sans réplique.

Envoyé en 1794, par le gouvernement, au secours des habitants de Compiègne affligés d'une épidémie, le maire de cette ville me fit voir une petite fille de quatre ans qui jouissait d'un embonpoint et d'un coloris admirables; qui cependant, depuis trois ans, ne donnait aucun signe de sensibilité dans aucun or-

gane, ni aucun signe de mouvements volontaires dans tous ses membres ; et que sa très-patiente mère ne nourrissait qu'avec quelques cuillerées d'eau sucrée, de bouillon, et de bouillie extrêmement claire qu'elle insinuait dans sa bouche ; d'où ils ne tombaient dans son estomac que très-lentement, par la contraction purement mécanique des muscles de la déglutition, et par leur pesanteur.

7°. Le docteur Gall porte le matérialisme jusqu'à attribuer la sensibilité, qui ne peut appartenir qu'à l'âme, aux nerfs qui n'en sont que les instruments, et dont les filets, irrités par leurs agents ou objets, opèrent le mécanisme conditionnellement nécessaire pour l'exercice de la sensibilité.

8°. Les polypes paraissent présenter une plus grande difficulté contre les notions régnantes sur le genre nerveux. Coupés par morceaux, leurs tronçons continuent de vivre, de croître et de former de nouveaux polypes, comme des arbres proviènent de boutures ; de sorte qu'on pourrait dire, sans absurdité, que tous les polypes actuels tirent leurs origines d'un polype primordial, comme chacune des variétés d'arbres, qui se perpétuent maintenant par l'ente, proviènent certainement d'un seul individu, leur grand-père commun. Des matérialistes peuvent en conclure que l'âme est matérielle et étendue comme les corps, puisqu'elle se divise et se subdivise comme eux. Mais on n'a encore pu découvrir ni sens, ni nerfs dans les polypes ; il demeure incer-

tain s'ils sont du règne animal ou du végétal; mais dans l'une et l'autre supposition, le phénomène n'est pas inexplicable.

J'ai démontré, dans *une introduction à l'Etude des plantes*, imprimée dans deux *almanachs du Bon jardinier*, que les vrais individus du règne végétal sont les fruits et les graines, et que la plante n'est que leur habitation commune, comme une ville pour les hommes. La plante née d'une graine est composée de substance végétale comme les fruits. Si le polype est du règne végétal, ce n'est qu'une plante dont les fruits ou les graines sont au-dedans de lui.

Les coraux ne sont aussi que des habitations d'insectes qui les forment de leur propre substance. Si les polypes sont du règne animal, leur chair n'est pareillement que l'habitation charnue de petits animaux qui la produisent et la façonnent.

9°. Je ne suivrai point le docteur Gall dans ses particularités sur le cerveau et le genre nerveux, par ce qu'elles ne font rien pour son système, ni pour la doctrine physiologique; et qu'elles ne paraissent former qu'un échafaudage par lequel il tâche d'attirer l'attention de ses auditeurs sur sa cranomancie.

Concluons donc qu'il n'y a rien de démontré dans l'exposition cérébrale du docteur Gall, ni rien de réfuté sur les notions reçues auxquelles il l'oppose; même qu'en les admettant toutes, on ne pourrait rien expliquer sur les facultés, les actions, les fonctions et

les phénomènes des genres nerveux et musculaire ; et qu'enfin la prétendue physiologie intellectuelle du docteur n'est pas même un fragment d'anatomie et de physiologie ; mais seulement un ramassis d'observations et d'hypothèses incohérentes, et souvent insignifiantes.

QUATRIÈME RÉFUTATION

Des organes des mœurs des Hommes, dont le docteur Gall fait les fondements de sa cranomancie.

Que l'âme ne puisse sentir, penser et agir qu'au moyen d'organes matériels, comme un artiste et un ouvrier, au moyen des outils de leurs métiers, c'est une vérité reçue de tous les vrais physiologistes ; la question élevée par le docteur Gall, contr'eux, consiste seulement à savoir s'il est dans le cerveau de l'homme des organes particuliers qui opèrent par eux-mêmes les mœurs vertueuses et vicieuses. Je vais parler ici au nom des premiers.

En 1777 je publiai un *Cours d'éducation physique et morale*, dans lequel j'établis les premiers principes de l'art de développer l'homme physique et moral, pour loger une âme saine dans un corps sain ; *mens sana in*

corpore sano ; et ce sont ces principes que je veux opposer à ceux du docteur Gall.

Toutes les fonctions morales se rapportent à trois classes : les mouvements volontaires, les sens et la formation des idées; toutes les autres n'en sont que des combinaisons. Les mouvements volontaires sont ceux que le principe pensant et voulant produit à son gré dans les membres, au moyen des muscles irrités par les esprits animaux, qu'il leur envoie par leurs nerfs. Les sens portent à l'âme toutes les sensations par leurs nerfs, et par leurs muscles l'âme dirige à son gré leurs organes sensibles vers leurs agents ou objets. Les idées sont des perceptions de convenance ou de disconvenance entre des objets comparés, que l'âme acquiert par l'évidence qui lui est innée ou inhérente; et ces idées sont physiques quand elles naissent d'objets sensibles ou corporels; ou métaphysiques quand elles naissent d'objets abstraits, ou même d'objets réels et insensibles. L'âme ne se procure les unes et les autres, qu'en agissant ou réagissant sur le centre nerveux, pour se tenir présentes les perceptions des objets comparés; 2°. en percevant les rapports des uns aux autres par l'évidence ; 3°. en inscrivant l'idée qu'elle s'est formée sur le centre nerveux pour se la rappeler au besoin. Le centre nerveux est donc un organe nécessaire à la fabrication des idées, comme un modèle, une toile, des couleurs sont nécessaires au peintre pour faire un portrait : mais il n'en est pas le fabricateur.

L'on avait toujours distingué des sensations, les passions, ou ces sentiments ou affections, d'après lesquels l'âme est sollicitée à agir de telle ou telle manière sur ses organes, et par eux sur les objets extérieurs, ou à ne pas agir; et, d'après cette fausse supposition, l'on a cherché vainement les organes des passions. Mais enfin l'on a reconnu, par l'analyse de l'entendement humain, que les passions ne sont autre chose que les sentiments de plaisir ou de peine qui accompagnent les sensations, les mouvements volontaires, et les idées : mais comment influent-elles sur l'âme?

Ces sentiments de plaisir ou de peine portent l'âme, seule sensible, à en aimer ou haïr les objets. Cet amour ou cette haine la porte à les desirer ou à les craindre. Ce desir et cette crainte la sollicitent à s'en procurer la jouissance ou à s'en priver; et d'après ces sollicitations l'âme se détermine par la liberté dont l'auteur de la nature l'a gratifiée, à agir ou à ne pas agir, à leur obéir ou à leur désobéir, et même à opposer passions à passions; et à augmenter leur énergie ou à l'affaiblir par ses réactions sur les organes de ces sentiments. Cette obéissance et cette désobéissance aux passions consistent en pensées, paroles, actions et omissions; et l'application de ces actes à leurs véritables objets, conformément aux lois naturelles et humaines, fait l'essence de la vertu, comme leur application à de faux objets et leurs abus, font celle des vices.

La permanence des passions, qui les forti-

fie, forme les penchants ; et la fréquence des actes qui les rend plus faciles, forme les mœurs ; l'habitude d'obéir et de désobéir aux penchants, exclud le plus souvent l'attention et la réflexion qui devraient toujours précéder toutes les actions de l'âme, pour lui en présenter les motifs vrais et utiles ; et ce mode d'agir sans motif ressemble, en quelque sorte, aux actions mécaniques du corps.

Les penchants et les actions sans motifs ne sont, par eux-mêmes, ni vertueux ni vicieux ; mais ils deviènent tels lorsqu'ils tendent ou s'opposent au bien de l'individu et à celui de ses semblables, d'après les règles de la raison : et c'est ce qui constitue leur moralité. Cette moralité ne peut naître des organes, car les mêmes actions organiques, ou fonctions, peuvent être vertueuses ou vicieuses, suivant le motif qui les dirige. Le vertueux défenseur de la patrie produit les mêmes actes dans un combat général ou particulier, que l'exécrable assassin dans de pareils combats. La moralité des actes humains ne peut donc résider que dans l'âme : et cela est si généralement reconnu pour vrai, qu'une action n'est regardée comme criminelle par personne, lorsqu'elle n'est point précédée d'intention, ou que l'intention a été frustrée ou détournée par une méprise, comme lorsque un chasseur tue un homme pour un animal.

L'on doit distinguer deux sortes de passions ou de penchants et de mœurs : les naturelles qui naissent des actions organiques, et qui peu-

vent se distinguer, comme les sens; et les factices ou idéales qui accompagnent les idées que l'homme se fait lui-même, et qu'il grave sur l'organe de son entendement. Telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour du jeu, etc. L'homme seul a la faculté de se faire des idées et des passions idéales; et c'est encore un caractère qui le distingue des bêtes.

Ces principes posés et développés dans mon ouvrage, j'en déduisis les maximes morales suivantes : « L'homme naît sans passions innées comme sans sensations et idées innées; mais elles naissent et se développent à mesure que les objets extérieurs viènent mettre en jeu les sens et les autres facultés de son âme. S'il est vrai que les passions soient les ressorts de l'ame, le caractère le mieux ébauché sera celui qui en aura acquis un plus grand nombre; comme l'entendement le mieux ébauché est celui qui a le plus de connaissances. La multiplicité des passions fait l'excellence du caractère : leur défaut le rend plus ou moins imparfait : leur équilibre fait la sagesse : l'excès des unes sur les autres fait une espèce de folie ». Et, d'après ces maximes, j'ai donné, avec Sénèque, pour premier principe d'éducation morale, « d'enseigner la vertu, parce que les vices ne naissent pas avec nous, mais nous sont inoculés ». *Virtus discenda est : vitia non nobis innascuntur, sed ingeruntur.*

Ces propositions furent dénoncées au tribunal de l'université de Paris, en 1782. Le

fameux Ribalier, doyen de la faculté de théologie, les jugea hérétiques; mais un savant et pieux professeur de philosophie, les doyens des facultés de médecine et de droit, etc., les soutinrent, et je ne fus point anathématisé. Voyons maintenant si je le serai par le docteur Gall.

Pendant que je produisais ces résultats de mes lectures, de mes réflexions et de mes observations, suivies pendant bien des années avec une sorte d'acharnement, le docteur Gall jetait les fondemens de sa cranomancie, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-neuf, avant d'étudier en médecine, en 1779; d'après l'observation qu'il fit que *presque tous ceux de ses camarades qui se trouvaient doués d'une mémoire prompte et heureuse avaient des yeux très-saillants.* Cette grande découverte conduisit son génie à celle des organes moraux.

Le créateur de ces organes les place dans l'intérieur du cerveau; mais il les prolonge jusqu'à la surface extérieure du crâne, où ils se terminent par des bosses et des dépressions, en leur faisant traverser les parties intermédiaires; de sorte que chacun doit avoir à-peu-près la forme d'un limaçon. De ces deux parties, l'intérieure est l'organe et l'extérieure le signe. Mais il ne parle de chacun que sous une seule dénomination; et cette confusion lui sert beaucoup, comme bien d'autres, à porter l'illusion dans les esprits confus; mais nous, qui travaillons à dissiper

les illusions par l'analyse, nous en désignerons la partie intérieure et cérébrale sous le titre d'*organe moral*, et sa partie extérieure et osseuse sous celui de *signe cranique de l'organe et de la cranomancie;* et, dans cet article, nous nous bornons à ceux-là.

Ces organes moraux sont au nombre de vingt-sept, dans la prétendue *physiologie intellectuelle* du docteur Demangeon; savoir, ceux 1°. de l'énergie génératrice; 2°. de la *philogénésie*, c'est-à-dire, des amours paternel et maternel et de l'amour filial; 3°. de la docilité; 4°. De la *cosmognose* ou des rapports locaux, c'est-à dire, de la géographie et de l'astronomie; 5°. du sens de la *prosopognose*, ou de la faculté de reconnaître et de distinguer les personnes; 6°. du sens de la chromatique ou de la distinction des couleurs; 7°. de la musique; 8°. du sens des mathématiques; 9°. de l'*onomasophie*, ou de la science des mots; 10°. du sens de la *glossomathie*, ou du langage; 11°. de l'industrie; 12°. de l'attachement amical; 13°. de la rixe; 14°. de la cruauté ou du meurtre; 15°. de la ruse; 16°. du vol; 17°. de la hauteur; 18°. de l'ambition et de la vanité; 19°. de la circonspection; 20°. de la sagacité comparative; 21°. de la pénétration physique; 22°. du bel esprit; 23°. de l'observation inductive; 24°. de la douceur ou de la bonhomie; 25°. de la pantomime ou de l'imitation; 26°. de la *théosophie*, c'est-à-dire, de la religion; 27°. enfin, de la persévérance.

L'on n'avait peut-être encore jamais fait

de tableau physiologique aussi faux, aussi surabondant et aussi insuffisant à la fois, aussi absurde et aussi ridicule. Ce n'est qu'une véritable arlequinade. Mais puisqu'il y a des esprits assez peu clairvoyants pour n'en être pas frappés, tâchons d'en faire ressortir les traits.

1°. Le cranomancien ne démontre aucun de ces organes dans le cerveau, parce qu'ils n'y sont pas, et n'y peuvent être. Le docteur Demangeon emploie 168 pages pour prouver ce que tout le monde sait, cependant comme le système de son maître; qu'il est dans la masse cérébrale différents sens ou organes de l'entendement; par la plus pitoyable métaphysique, dans laquelle il confond les facultés ou plutôt les fonctions du corps avec celles de l'âme : et il en conclud que « le docteur Gall admet dans son exposition trois ordres d'organes : savoir, ceux de la base, ceux de la région moyenne et ceux de la région supérieure de la cervelle; mais que l'on ne peut guère administrer que des probabilités sur le siége de ces organes en particulier ».

2°. Ces probabilités ne sont fondées que sur une multitude d'observations, que le cranomancien prétend avoir faites sur les crânes d'hommes et d'animaux qui ont tels vices et telles impressions mécaniques sur ces boëtes osseuses. D'abord, on peut lui prouver qu'un grand nombre de ces prétendues observations sont fausses, et même impossibles; mais supposons-les authentiques et vraies : Hippocrate

a très-bien observé que l'expérience est trompeuse, et le jugement difficile : *Experimentum periculosum*, *judicium difficile*; et cependant, toutes les espèces d'empiriques et de charlatans, forts de la crédulité vulgaire, ont opposé à ces axiômes leurs expériences vagues et insignifiantes : et le docteur Demangeon convient que la doctrine du maître est toute empirique. L'on peut, en outre, démontrer qu'il n'y a aucun rapport entre les deux parties de chaque prétendu organe moral, et qu'il n'y a pas plus d'analogie entre les mœurs des hommes et les prétendues mœurs des brutes, qu'entre leurs crânes et leurs cerveaux. Et cependant il n'y a rien de certain, dans les sciences physiques, que les conséquences logiquement déduites d'observations authentiques, probantes et bien analysées.

3°. Examinons pourtant les résultats de ces observations dans leur ensemble. En comparant les prétendus organes moraux, l'on trouve qu'ils se rangent en quatre classes, suivant qu'ils sont ceux de sens particuliers, de talents, de qualités morales et de mœurs. Avec un peu de réflexion, l'on reconnaîtra que tous sont illusoires. A quoi peuvent servir des organes imperceptibles des sens, lorsque la nature en a donné de manifestes à tous les hommes, qui ont des usages infiniment plus étendus? A quoi bon, par exemple, le sens de la *chromatique*, puisque nous avons des yeux, qui nous font reconnaître et distinguer

par la vue tout ce qu'il y a de visible dans les objets sensibles? Mais ces organes imperceptibles et manifestes agissent-ils simultanément ou séparément, concurremment ou contradictoirement? Les docteurs Gall et Demangeon sont les seuls qui puissent répondre à ces questions. Les organes imperceptibles des talents ou des sciences et des arts, ne sont pas moins inutiles, puisque nous les acquérons avec les organes manifestes; par exemple, les mathématiques avec le tact, la vue et le sens intérieur. D'ailleurs, il nest aucun talent inné : tous sont les enfans de l'art. Il est démontré, par exemple, que l'homme ne chante point naturellement, et que ce talent est né des sons rendus par une corde sonore divisée géométriquement, imités par le gosier, et perçus par l'ouïe. Les qualités morales, comme la docilité, la hauteur, etc., ne sont que des modes d'exercice des fonctions morales d'après tels ou tels motifs que l'ame seule, et non des organes, peut donner à l'homme. Enfin, les mœurs des hommes, telles que celles des ambitieux, des voleurs, des meurtriers, etc., sont des habitudes que prend l'âme d'exercer ses fonctions morales et physiques, qui ne sont bonnes ou mauvaises que par leurs motifs, et que des organes purement matériels ne peuvent donner.

4°. Erigeons pourtant ces absurdités en un plan; et voyons le chaos bizarre qui en résulte. Il nous présente des organes de plusieurs qualités qui peuvent bien être contraires dans

la même personne, comme l'organe de la philogénésie ; la même personne peut être bon enfant et mauvais père ou mère, ou réciproquement ; et des organes différens pour des talents qui s'exercent par les mêmes fonctions et les mêmes organes, comme ceux de la musique, de la science des mots et du langage. Chaque personne devrait avoir un plus ou moins grand nombre des organes moraux marqués dans la cranomancie. Quelques-unes même pourraient les avoir tous. Ainsi, le vrai cranomancien, en posant sa main sur un crâne, devrait décrire tout le moral de l'homme ; et celui qui va, avec étalage, dans une prison tâter le crâne des malfaiteurs, et n'y trouve qu'un ou deux organes moraux, ressemble bien aux *faiseurs de tours de passe-passe*. Oh ! ma foi, j'aimerais bien mieux présenter ma main à un chiromancien, qui répond à toutes mes questions sur ce qui peut m'arriver ; que mon crâne à un cranomancien, qui ne peut m'apprendre qu'un ou deux traits de mon caractère, que je connais mieux que lui. Enfin, en réduisant le plan mesquin de la cranomancie à sa juste et petite valeur, on trouve qu'il n'en donne pas même l'alphabet : il reste aux cranomanciens à découvrir un grand nombre d'organes de fonctions morales, et ceux de l'infinité de talents, de qualités et de mœurs que leur exercice établit dans l'homme ; tandis que la chiromancie est montée à un si merveilleux degré de perfection.

5°. Frappons le *gallisme* de coups qui

frappent à la fois tous les systèmes imaginés et à imaginer du matérialisme. Si nos vertus et nos vices dépendaient uniquement d'organes matériels, ne naîtrions-nous pas et ne demeurerions-nous pas constamment bons ou méchants, sans pouvoir être modifiés dans notre bonté et notre malice que par un régime entièrement corporel? et cependant, combien l'expérience journalière ne nous présente-t-elle pas de métamorphoses de bons en méchants et de méchants en bons, faites subitement ou insensiblement? combien voyons nous de jeunes gens des départements qui débarquent à Paris avec les organes de la sagesse, et les changent bientôt en ceux de la polissonnerie, du libertinage, de la folie, et souvent de bien d'autres vices? Les organes moraux paraîtraient-ils et disparaîtraient-ils comme les ombres chinoises de Séraphin? Combien de bonnes gens la révolution française n'a-t-elle pas changées en méchants et en scélerats tout à coup? Aurait-elle donc créé leurs bosses criminelles, comme certains terrains produisent des champignons? Je ne puis m'empêcher de citer deux de ces métamorphoses bien probantes, dont j'ai été le témoin oculaire.

J'ai demeuré trois mois à l'Oratoire, et nos directeurs nous donnaient sans cesse pour modèle un jeune homme d'environ 26 ans, très-savant, très-sage, très-pieux; on l'envoya professer la philosophie dans une université, et il s'acquitta de sa commission dignement, avec réputation et édification. Envoyé

au collége du Mans, il continua d'édifier. Mais, tout à coup, deux yeux piquants en firent un polisson; et, en peu de temps, le polisson devint, à Paris, libelliste calomniateur et injurieux, matérialiste et athée, joueur, libertin, garde-française, déserteur, faussaire, escroc, voleur, et finit par se faire pendre.

Au contraire, je reçus un jour la visite d'un philosophe célèbre par ses écrits et ses vertus; et, dans une longue conversation, il me confirma la notion que j'avais prise de ses mœurs douces, honnêtes, modestes, etc. Je lui fis compliment sur ses écrits et sur sa personne. « Ah! monsieur, me dit-il, vous ne me parleriez pas ainsi, si vous m'aviez connu il y a tant d'années. J'étais alors vain, orgueilleux, querelleur, satirique, grossier, etc.; j'étais devenu insupportable à tous mes parents et à toutes mes connaissances, et je n'en devenais que plus acariâtre : mais, une nuit, je réfléchis sur mes maux; je me convainquis que j'en étais la seule cause; et je me déterminai à prendre les vertus sociales opposées à tous mes vices. Dès le lendemain et les jours suivants, je fus chez toutes mes connaissances : je leur fis la confession de mes torts; je leur en demandai pardon; et depuis je vis heureux de l'estime publique et personnelle. »

Il y a plus que tout cela : il n'y a peut-être personne si bonne qui n'ait un peu de malice; ni peut-être de si grand scélérat qui n'exerce des actes de justice et de bienfaisance. Les

voleurs anglais en fournissent bien des exemples. Toutes ces contrariétés de la nature humaine ne peuvent s'expliquer par les organes des sens galliques, et s'expliquent très-bien par les actions volontaires que l'âme opère par le moyen des organes de ses fonctions morales.

6°. L'on reproche au docteur Gall d'avoir enseigné en Allemagne que les organes des vertus et des vices sont irrésistibles, et de chanter la palinodie à Paris, en ne les donnant que comme des organes innés qui y disposent fortement; je vais plus loin que ses critiques, et je soutiens qu'il n'y a et ne peut y avoir dans la nature humaine d'organes innés de vertus et de vices ni irrésistibles ni même seulement disposants. En effet, on démontre en métaphysique que l'homme est toujours porté vers un bien; qu'il ne peut aimer le mal comme mal; que l'auteur de la nature, bon, sage et juste, n'a pu créer l'homme méchant; qu'il l'a formé libre pour mériter ses bienfaits, etc. Mais les cranomanciens ne veulent pas entendre parler de métaphysique; combattons-les donc avec leurs armes physiologiques.

Des organes matériels ne peuvent exercer que des fonctions mécaniques, qui ne sont moralement ni bonnes ni mauvaises, comme nous l'avons déjà observé. Dans leur état d'intégrité et de santé, ils ne portent à l'âme que des sentiments voluptueux; et les sentiments pénibles et douloureux sont pour elle

des avertissements des besoins et de l'état fatigué ou maladif de son corps. C'est donc à elle à délibérer, d'après les règles de la *volonté épicurienne*, si elle doit obéir ou désobéir à ses sentiments, pour que le plaisir ne se change pas en peine, et que la peine se change en plaisir. Si l'âme, bien instruite et bonne logicienne, délibérait toujours avant de se déterminer, les organes ne seraïen jamais que des esclaves dociles et bienfaisants ; mais chacun apprend, par sa propre expérience, que l'âme s'attire presque tous ses maux par son ignorance ou son inattention ou par son irréflexion. Ce sont là les trois causes qui transportent la maîtrise de l'âme sur ses organes, qui deviènent des tyrans insolents : et l'histoire de chaque passion présente des exemples de conversions opérées par des délibérations lumineuses occasionnées par des suites frappantes des passions aveugles, ou par des circonstances impérieuses, ou seulement même par des réflexions paisibles.

L'ivrognerie est peut-être la passion la plus incorrigible, parce qu'outre les motifs qui lui sont communs avec les autres, les ivrognes blasés perdent la réflexion, sont dans un état de faiblesse, éprouvent une soif habituelle, et sont portés à étancher leur soif par le vin et les liqueurs, qui leur donnent des forces passagères, en les rendant insensibles sur leurs maux et leur inspirant de la gaîté (1). Qui

(1) De là le proverbe trivial : *Qui a bu, boira.*

cependant ne pourrait pas citer des ivrognes convertis par les moyens précédents ?

Le fameux Charles XII, roi de Suède, était enclin à ce vice, qui lui faisait faire des sottises dont il ne se souvenait pas. Un jour il insulta sa mère dans un repas, au point qu'elle refusa le lendemain de se rendre à sa table. Ayant appris le sujet de son refus, il fut la trouver dans son appartement avec une bouteille de vin et deux verres, la défâcha, trinqua et but un coup avec elle, en signe de réconciliation; jeta ensuite la bouteille par terre, en protestant qu'il ne boirait plus d'une liqueur qui lui avait fait manquer de respect à sa mère; et il se corrigea. La bosse de l'ivrognerie se cassa-t-elle avec la bouteille? dites-nous le, messieurs les cranomanciens.

Ce sont vraiment des merveilles inouies que ces bosses du crâne qui naissent d'êtres invisibles ou métaphysiques que l'irraison a semés dans le cerveau; l'on ne pourrait les comparer qu'à ces enfants bossus, tortus, informes et monstrueux, qui naissaient autrefois des femmes lorsqu'elles couchaient avec des diables. Du moins, dans ce temps-là, les diables, aussi puissans que rusés, savaient se faire et façonner des corps postiches très-voluptueux; mais M. Gall, qui veut se faire passer pour un bon diable, n'est ni aussi habile ni aussi fin. Il ne se fera pas des protecteurs aussi puissants. Nous pouvons donc sans crainte examiner ses bosses postiches.

CINQUIÈME RÉFUTATION

Des signes craniques de la Cranomancie en général.

L'ART de la cranomancie a trouvé ses merveilleux emblèmes des mœurs des hommes sur la surface extérieure et convexe de quatre os qui forment la calotte du crâne, savoir : le frontal ou coronal, les deux pariétaux et l'occipital. Le frontal, commun à la face et au crâne, et ressemblant à une coquille de pélerin, commence, par son bord inférieur, à la ligne horisontale formée par les yeux et la racine du nez, s'élève verticalement jusque sous la partie chevelue qui couvre les trois autres os; et fait ainsi la région antérieure du crâne nommée *synciput*. Les deux pariétaux, de figure carrée, et articulés avec le frontal, forment le sommet de la tête, la région moyenne et supérieure du crâne, en descendant de chaque côté jusqu'aux tempes. L'occipital, figuré en losange et articulé avec les deux pariétaux, forme la région postérieure et inférieure du crâne, nommée *occiput*, et s'articule avec les vertèbres supérieures de l'épine, par un prolongement qui forme la base du crâne, et qui est percé d'un grand trou nommé *occipital*, par où passe la moëlle cérébrale.

Ces quatre os, originairement membraneux, deviènent successivement cartilagineux et osseux. Dans le nouveau-né ils ne présentent encore que des portions moyennes un peu ossifiées et bordées de la membrane primitive, qui forme ce qu'on nomme *les fontanelles*. Mais, l'ossification continuant, ces centres s'étendent, parviennent à se toucher et à s'unir par des jointures que l'on nomme *sutures*. Cette boîte primitive n'y est encore composée que d'une seule lame mince; mais par la suite du temps il s'en forme une autre supérieure et extérieure. Ces deux lames ou *tables* du crâne sont séparées par une substance cellulaire ou spongieuse, remplie d'un suc moëlleux, délicat; et l'on a donné le nom de *diploé* à cette substance intermédiaire. La table intérieure ou inférieure est tapissée des menynges qui séparent différentes portions de la masse cérébrale dans sa superficie, et s'y attachent en quelques points. Ces os correspondent, par cette surface concave, à différentes portions convexes ou lobes du cerveau et du cervelet, mais sans s'y unir, sans même y toucher.

En général tous les os sont insensibles, non contractiles et purement passifs; ils ne servent aux fonctions que par les résistances qu'ils opposent aux autres organes actifs; principalement aux muscles qui s'y attachent. Ils n'ont aucunes communications avec les parties des autres systèmes organiques, par leurs parties intégrantes et élémentaires; ils for-

ment un système particulier, qui est la charpente de l'édifice. Il en est de même de tous les os du crâne; leur seul usage est de former la boîte osseuse du cerveau, pour le défendre ou le garantir, de donner des attaches à quelques parties, et de fournir des passages à des nerfs et à des vaisseaux. L'on convient qu'ils n'ont aucunes communications avec le cerveau, et qu'ils ne servent en rien, absolument en rien directement, à l'exercice des fonctions animales.

Le crâne et la masse cérébrale sont originairement de formes arrondies, qui se correspondent. Mais le cerveau, doué d'un mouvement alternatif d'expansion et de resserrement qu'il doit à ses artères, tend continuellement à étendre le crâne dans toute sa surface; en se développant il en dilate les os tant qu'ils sont mous et tendres, et ses lobes forment au frontal et à l'occipital des éminences en forme d'arcs sphériques ou bosses. Réciproquement ces os recevant des variations dans leurs formes, par des agents extérieurs, les communiquent à la surface convexe du cerveau; de sorte qu'on peut dire que le cerveau est le poinçon du crâne, et que le crâne est le moule ou la matrice du cerveau.

La surface intérieure du crâne, originairement lisse et polie, reçoit des éminences alongées, des attaches des membranes qui séparent les lobes du cerveau; des crénelures, des battements des artères des ménynges; des fosses oblongues, de leurs sinus veineux;

des dépressions en forme de digitations, des lobes du cerveau, etc.

La surface extérieure du crâne est pareillement lisse et polie dans son origine, mais par la suite du temps il s'y forme des éminences et des dépressions. L'on n'en a point encore indiqué les causes ou les agents ; mais, dans mes démonstrations anatomiques, et quelques ouvrages, j'ai démontré que la configuration innée des organes encore bruts et informes dans le nouveau-né, se sculptait par leurs contacts, compressions et tirages mutuels, dans toutes les fonctions corporelles ; que les muscles surtout forment sur les os, dans leurs contractions, des dépressions par leur ventres ou parties charnues, et des éminences, par les tirages de leurs tendons et de leurs aponevroses ; qui soulèvent leurs lames extérieures dans les régions où ils s'insèrent ; qu'en général le squelette du nouveau-né ne présente que des os arrondis, et d'une superficie lisse et polie ; mais que celui des adultes est infiniment varié par les éminences et les dépressions formées par ces agents ; de sorte, par exemple, que le gros os de la jambe, arrondi dans le nouveau-né, est triangulaire dans l'adulte. Or, les quatre os cranomanciens, soumis à cette mécanique générale, sont pareillement sculptés par le grand muscle plat qui recouvre la calote du crâne, et par les muscles du col et du tronc qui s'insèrent en différentes régions des parties inférieures de cette boîte osseuse, dans tous leurs contours.

Ces principes incontestables posés, il va nous être facile de réfuter invinciblement les signes craniques, en démontrant les vrais causes et agents de ces bosses du crâne, que le docteur Gall a prises pour les chapiteaux de ses organes moraux.

1°. La table extérieure du crâne sur laquelle on place les parties supérieures des organes moraux, est séparée du cerveau par le diploé, la table intérieure et les deux ménynges; et ces parties intermédiaires laissent même des vides entre elles : elle ne peut donc être une partie du cerveau : il n'y a donc pas plus de rapports de communication entre ce viscère et sa boîte osseuse, qu'entre le mouvement d'une montre et sa boîte métallique, guillochée ou ciselée. Or, si un rêveur prétendait prouver à un horloger, par des centaines d'observations, qu'il découvre les parties du mouvement d'une montre, leurs actions et leurs usages, par les correspondances qu'elles ont avec les bosses et les enfoncements qui se trouvent sur la surface de sa boîte, l'horloger ne rirait-il pas, en haussant les épaules, au lieu de répondre? Pourquoi donc les anatomistes qui ont entendu le démonstrateur des signes craniques, n'ont-ils pas fait la même réponse? Le docteur Demangeon, en rapportant des comparaisons de son maître, observe que *toute comparaison cloche* : mais celle-ci ne cloche point; elle renverse tous les chapiteaux des organes moraux. On a même des observations de

personnes à qui la calotte du crâne a été enlevée, et qui n'ont rien perdu de leurs sens, de leurs fonctions morales, de leur vertus et de leurs vices. Il n'est pas possible de soupçonner qu'un anatomiste comme le docteur Gall ait ignoré cette structure du crâne, relativement au cerveau. Ce n'a donc pu être que par inattention qu'il a composé ses organes moraux innés, de portions de cerveau et de portions de crâne qui n'existent même pas chez les nouveaux-nés ; une faute d'attention a donc été la mère de toute la famille des organes moraux, et l'imagination celle de tout le système ! De l'attention, M. Gall, et vous rentrerez dans le chemin de la nature; vous n'attacherez plus de prix à votre grande collection de crânes. Cependant ayons de la patience jusqu'au bout, pour observer cette chimérique famille cranomancienne.

2°. Le docteur Gall a pris les grosses tubérances, formées par les lobes du cerveau et du cervelet, pour des signes craniques ; ce sont les plus considérables ; et en leur donnant les vertus de ce viscère, c'est comme s'il voulait animer des bonnets ou des masques par les vertus des crânes et des visages de ceux qui les ont portés : mais ces idées burlesques nous donneront, dans le détail, lieu de leur opposer des idées utiles.

3°. Il a pareillement tiré des signes, des bosses et des dépressions formées dans les sutures, ou par des muscles; mais outre qu'elles

peuvent encore moins venir du cerveau que les précédentes, elles ne se forment que peu à peu après la naissance : elles ne sont donc point innées.

4°. Il en tire encore des variations des formes du crâne chez les différentes personnes. Ces variations peuvent influer sur les fonctions intellectuelles, suivant leurs causes naturelles et accidentelles, mais ne peuvent rien signifier de relatif aux mœurs.

La tête des enfants est sphérique, et dans l'âge de croissance elle prend une figure ovale du haut en bas. Cette obliquité vient du tirage des muscles du tronc sur les parties inférieures de l'os occipital, des os des tempes, et de celui de la mâchoire inférieure ; et dans cette conformation, tout à la fois naturelle et artificielle, la nature à dû avoir en vue de perfectionner la tête humaine, et de la rendre plus propre à l'exercice de ses fonctions physiques et morales.

Bien des enfants naissent avec des difformités à la tête, mais qui ont des causes accidentelles ; et que la nature guérit quelquefois par les actions réciproques du crâne et du cerveau.

Les différentes manières de traiter les têtes pendant la croissance influent considérablement sur leurs formes ; et il serait bien difficile à un crânomancien de distinguer ces formes accidentelles des naturelles, dans lesquelles il prétendrait trouver les signes des caractères bons et mauvais. Des sages-femmes

pétrissent la tête des nouveaux-nés, d'après des idées bizarres qu'elles se sont faites de la meilleure conformation; les nourrices les serrent par des bonnets et des ligatures; on les moule ensuite sous différentes espèces de coiffes, de bonnets et de chapeaux; et dans tout le long intervalle de la croissance on fait peu d'attention aux différentes positions de la tête sur l'épine, dont une seule est naturelle, et toutes les autres irrégulières.

La tête se défigure encore par un grand nombre de vices morbifiques, et de maladies. Il se fait sous le crâne des congestions d'humeurs, et des tumeurs qui soulèvent le crâne en totalité. Ces os sont sujets comme les autres aux exostoses ou tumeurs dans leur propre substance; les coups, les chutes y produisent des dépressions morbifiques.

5°. Le docteur Gall a mis en principe que les facultés ou fonctions du cerveau sont toujours en raison de la masse : c'est un principe absolument faux, car les facultés mécaniques ou vitales, dont les morales sont des suites, sont inhérentes aux éléments plus ou moins gros des parties; et l'on a vu des génies dans des personnes de toutes tailles, et dans de grosses et de petites têtes. En chacune l'esprit dépend de la meilleure organisation des parties; de leurs justes proportions que nous ne connaissons pas, et de leur parfait état de santé. L'auteur de la nature eût fait l'homme tel qu'il est, sous le volume d'un ciron, ç'aurait été un homme comme ceux de cinq à six

pieds de haut, avec les seules différences qui proviénent de la masse et de la taille.

Je peux produire une observation qui prouve que, toutes choses égales d'ailleurs, les facultés du cerveau ne sont pas en raison de sa masse. J'ai été consulté, il y a environ vingt-cinq ans, sur un enfant, garçon, de sept à huit ans, chez lequel le quart environ de son cerveau sortait par un large trou qu'on trouvait à la base de l'os occipital; il avait d'ailleurs la tête très-grosse, de manière qu'on pouvait augurer qu'il avait au moins un tiers plus de cerveau qu'il n'aurait eu sans cette difformité : il se portait bien et avait de l'esprit; mais il n'en paraissait pas avoir plus que son frère, un peu plus âgé, qui avait la tête petite.

Les enfants ont tous le cerveau proportionnellement beaucoup plus gros que les adultes, puisque leur tête fait environ le quart de leur corps, et que celle des adultes n'en fait que le dixième. Cependant les fonctions intellectuelles sont presque nulles dans l'enfance; preuve que l'esprit ne provient pas seulement de l'organisation du cerveau, mais principalement du développement plus ou moins régulier et parfait des organes intellectuels, par l'éducation et l'instruction.

Il est dans l'éducation des usages qui ont pour effets d'augmenter ou de diminuer le volume de la tête. Ceux de ces moyens qui méritent le plus de considération, sont les exercices gymnastiques. En général ils tendent

à le diminuer par les tirages des muscles qui s'insèrent aux parties inférieures de la tête. En effet, les belles antiques des Grecs et des Romains nous représentent des têtes plus petites et plus alongées que les têtes ordinaires que nous voyons ; et l'on sait que ces peuples faisaient des exercices du corps une de leurs grandes occupations. Or, l'histoire nous apprend que les athlètes, qui faisaient un métier de s'exercer et n'étudiaient point, étaient d'un esprit fort commun ; mais que les héros qui alliaient les études avec les exercices du corps, et que les poètes et les philosophes qui alliaient les exercices du corps à leurs études, avaient un esprit et un génie supérieurs à ceux de leurs contemporains.

Il est bien des maladies qui influent sur le volume de la tête et sur l'exercice des fonctions intellectuelles, surtout dans l'enfance. Les hydropisies la grossissent quelquefois prodigieusement, et jètent les sujets dans l'imbécillité. Au contraire, on croit avoir observé que dans la noueure ou le rachitis qui provient de la mollesse ou du ramollissement des os, la tête grossit ; et que ces enfants noués deviènent plus spirituels.

D'après ces faits, mes lecteurs pourront remarquer avec moi que le docteur Gall a fait une entreprise folle, en voulant cuber les têtes pour mesurer les degrés de l'esprit, et pour reconnaître les dispositions innées aux vertus et aux vices.

5°. L'on doit voir, par toutes les observations

précédentes, que les têtes doivent varier à l'infini dans leurs éminences et leurs dépressions, dans leurs formes et leurs volumes, par une infinité de causes et d'agents chez tous les individus. Andri même a remarqué des différences et des analogies générales entre les têtes des hommes des différentes nations, et il en donne les causes. Il dit, par exemple, que la plupart des Parisiens et des Flamands ont la tête longue ; que les habitants de Bruxelles et d'Anvers l'ont arrondie ; que les Allemands l'ont presque tous large ; que les Moscovites l'ont plate en devant, et que les Génois en ont le dessus fort élevé. Ces différentes formes ne viènent certainement pas d'organes innés, mais d'opérations et d'accidents qui les modifient. Quelle tâche le créateur de la cranomancie s'est imposée pour apprendre à distinguer les têtes naturelles ou innées, des têtes accidentelles ou factices !

7°. Nous avons fait remarquer combien la cranomancie était encore pauvre en signes ; mais si le hasard voulait que ses principes fussent vrais (eh ! que sait-on ? le hasard a tant fait de miracles en dépit de la raison), il en arriverait que son créateur aurait la gloire d'avoir ouvert une source féconde de divinations qui rejailliraient de toute la superficie du corps. En effet, d'un côté le squélette présente sur tous les os, des bosses et des fosses absolument de même nature que celles du crâne, et dépendantes des mêmes causes naturelles, artificielles, accidentelles et mor-

bifiques ; d'un autre côté il y a dans toutes les parties du corps des nerfs qui pompent les sensations, et les portent à leurs réunions ou ganglions, sans qu'il soit besoin de cerveau ni d'âme. Chaque partie peut donc avoir ses organes moraux avec leurs chapiteaux osseux. Alors quatre autres arts divinatoires, bien en règles, pourraient naître du premier. La physionomie, encore bornée aux muscles de la face, ferait la conquête des bosses et des fosses des os qui soutiènent les chairs, et s'enrichirait d'une *faciomancie*. Les chiromanciens ne se sont pas encore fait une théorie bien brillante ; mais on pourrait l'étendre, la certifier et l'embellir par cette grande quantité de signes moraux répandus sur la surface des bras, des mains et des doigts, que les cranomanciens leur offrent. Le critique Mercier n'aurait plus à opposer, sans doute par plaisanterie, sa physionomie du pied à celle du crâne. L'on pourrait établir sur les extrémités inférieures une *pédomancie* aussi riche et aussi fondée que la chiromancie ; il ne resterait donc plus à former qu'une *troncomancie* ; et rien de plus aisé ; car la vaste circonférence du col, de la poitrine, du bas-ventre et du bassin ne présente pas moins d'organes moraux que les extrémités ; et elle aurait l'avantage de posséder dans son domaine le cœur encore le rival du cerveau, protégé dans ses fonctions morales par bien des esprits.

Enfin tout ce que le grand cranomancien a trouvé dans le genre nerveux et sur le

crâne, se trouve dans et sur toutes les parties du corps humain. Ces cinq arts divinatoires, analogues et fondés sur les mêmes principes, pourraient se prêter de mutuels secours. Ceux qui les exerceraient pourraient même former une académie pour centre et foyer de leurs découvertes; et tous ces devins et professeurs de divinations ne manqueraient pas de gens crédules à qui dire la bonne aventure, et à qui donner des leçons; tandis que les théâtres en amuseraient les gens de bon sens, qui n'y voudraient pas croire.

SIXIÈME RÉFUTATION

Des signes craniques de la cranomancie en particulier.

Il ne nous reste plus, pour mettre la cranomancie dans tout son jour ridicule, que de faire de courts examens de ses vingt-sept signes burlesques. Bons lecteurs, tâchez de retenir vos risées, si cela est possible: *Risum teneatis, amici;* mais, du moins, vous serez dédommagés de votre patience par des réflexions que vous pouvez inscrire dans votre entendement parmi vos idées les plus utiles.

1°. « Le siége de l'organe de l'*énergie générative* est sous le cervelet. On le recon-

naît en dehors par deux renflements arrondis, placés de chaque côté de la nuque, à la base du crâne. »

Mais les anatomistes démontrent que les nerfs des parties sexuelles naissent de la moëlle de l'épine; que les parties du cervelet lui sont communes avec celles du grand cerveau; que l'os occipital n'a, avec le cervelet comme avec le cerveau, que des rapports de voisinage. Ce que le docteur Gall nomme improprement des *renflements*, est ce que les anatomistes nomment des *apophyses*, formées au contraire par expansions de ces parties par des tirages d'organes; et celles-ci naissent des tirages des muscles de la nuque et d'autres; dans les différentes positions et les différents mouvements de la tête. Ainsi, les volumes et la force de ces éminences et de la nuque sont en raison de la force des sujets et de l'usage qu'ils ont fait de ces forces motrices. Mais l'anatomiste Gall n'a rien vu de tout cela.

Suivant lui, les organes sexuels forment le *pouvoir exécutif* de la *faculté générative*; et l'âme n'en est plus le pouvoir législatif ni administratif: c'est le cervelet; et il prouve ce paradoxe matérialiste et *matériel*, par deux arguments auxquels il donne des développemens très-diffus.

Le premier est que les *renflements* inférieurs du crâne et de la nuque sont plus marqués et plus forts chez les hommes voluptueux, comme chez les animaux lascifs. Il y a un peu de vrai; car les sujets les plus vigoureux sont

ordinairement les plus susceptibles de ce genre de concupiscence.

Le second est fondé sur ce que les femmes, que le cranomancien regarde comme moins voluptueuses que les hommes, ont les bosses occipitales moins élevées et la nuque plus délicate que les hommes; et il le démontre par un grand nombre de crânes de femmes choisis, parmi lesquels les critiques, difficiles à contenter, ont trouvé des bosses occipitales aussi développées que chez les hommes: mais y a-t-il rien de plus facile à expliquer anatomiquement que ces différences sans le secours du cervelet? Les femmes ont en général la tête plus petite et ses parties plus délicates que les hommes. D'ailleurs, elles s'exercent beaucoup moins qu'eux: donc elles doivent avoir leurs bosses occipitales et leurs nuques moins éminentes, et même leur cervelet plus petit. Aussi les poètes et les peintres représentent-ils les femmes avec des têtes presque rondes. Dans le système de Gall, Vénus, la déesse des amours, devrait être représentée avec un occipital et une nuque plus forte que les étalons, auxquels il compare ceux des femmes comme ceux des hommes. *Risum teneatis, amici.*

2°. « L'organe de la philogénésie, qui comprend la tendresse des parents pour leurs enfants, et l'attachement des enfants pour leurs parents, est exprimé en dehors par la protubérance occipitale externe. »

L'auteur ne démontre cet étrange organe;

dont nous avons déjà fait remarquer l'absurdité, que par des observations aussi insignifiantes, ridicules et atroces, que fausses. Qui, par exemple, croira jamais, sur sa parole, l'historiette d'une femme de Vienne, qui, arrêtée pour avoir tué une enfant, *avoua qu'un penchant irrésistible lui avait donné l'envie de devenir grosse*; et, ce qui doit frapper les magistrats, le devin observe que cette femme, innocentée sur son accusation de vol sans preuves, *rendit ses juges responsables du premier infanticide qu'elle commettrait*; sans doute parce que le cranomancien, *ayant examiné son crâne, y trouva un tel aplatissement en arrière, que toute la saillie de l'organe de la philogénésie semblait en avoir été retranchée; tandis que celui de la cruauté était très-développé.* Il n'y a pas ici à rire du délire de nos cranomanciens.

L'organe de l'amour maternel, qui ne fait qu'un avec ceux de l'*amour paternel* et de l'*amour filial*, est celui qui a le plus exercé les critiques, et qu'ils ont réfuté avec le plus de force et de plaisanteries, par les caprices malheureusement trop communs de l'amour maternel, qui le font distribuer avec tant d'inégalité et avec si peu de fondement, entre les enfants de la même mère. Le cranomancien lui même a été plaisant dans cette observation : *Il y a beaucoup de femmes qui détestent leurs enfants avant leur accouchement, tandis qu'après elles les aiment à la*

folie. Mais moi, qui ne plaisante point sur les crimes, j'attesterai avec peine que j'ai vu des femmes détester leurs enfants encore renfermés dans leur sein, et continuer de les détester toujours. J'ai connu une dame de ce dernier genre, très-honnête et même très-dévote; mais qui, lasse d'avoir des enfants, et de les élever avec tendresse, n'a point voulu voir le dernier jusqu'à l'âge de quinze à seize ans; et qu'il a fallu élever hors de la maison paternelle, quoique ce fils attirât l'attention du public par sa beauté et ses bonnes qualités.

Mais cet organe, le plus absurdement énoncé, est pourtant celui qui démontre le plus clairement, par l'anatomie, la fausseté du système *gallique*, et la certitude des principes que je lui oppose. Si la bosse occipitale externe était formée par le cerveau et le cervelet, le lieu qui lui correspond par la surface intérieure, serait creux; et au contraire il présente une autre protubérance occipitale interne, formée par les tirages des deux faulx et de la tente du cervelet, pendant leur développement; et même, dans ce lieu, ces membranes empêchent le contact immédiat des cerveaux avec l'occipital. On peut rire ici de l'anatomie du docteur. *Risum*, etc.

3°. « La place de l'organe de la docilité, auquel se lie la mémoire des faits, est à la racine du nez, entre les deux sourcils, et un peu plus haut qu'eux, à l'endroit que les anatomistes désignent sous le nom de *glabella*.

ossis frontis, à cause de son applatissement ordinaire. Cet organe, qui est celui de l'éducation, pourrait aussi s'appeler le *sens des rapports moraux.* »

Le docteur prouve la réalité de cet organe par l'analogie de cette suture du nez avec l'os frontal, chez les hommes et les animaux qui peuvent être apprivoisés ; et sa différence chez ceux qui ne peuvent l'être ; et par l'exemple d'un enfant indocile qui a disparu de chez ses parents.

Je n'ai pas pu entendre mieux sa démonstration, que les auditeurs de Sganarelle, celle de la cause de la mutité de sa malade : *cabricias arci turum catalamus*, etc. Tout ce que je puis observer est que cette suture, fort éloignée du cerveau, ne le touche point ; que la docilité, qualité de l'âme et non du corps, ne peut avoir d'organe, pas plus que les rapports moraux qui sont des êtres abstraits ; que la mémoire, qui ne peut résider que dans le centre nerveux, est une dans ses opérations ; que ses effets et ses phénomènes ne peuvent être des mémoires distinctes ; et que les instituteurs et les institutrices sont les seuls organes ou agents de l'éducation. *Riez, riez : Risum, risum.*

Les organes suivants ont leurs siéges sur les parois osseuses des cavités des yeux, qui se nomment *orbites*. Il faut donc connaître celles-ci pour entendre et juger l'inventeur de ces organes. La surface intérieure et concave des orbites présente des éminences et des dépressions formées par les organes qu'elles renfer-

ment ; surtout par les tirages des muscles qui meuvent les yeux. Leur surface supérieure et intérieure présente des dépressions en forme de digitations, produites par les surfaces des lobes du cerveau. Le bord supérieur des orbites, nommé *arcade sourcilière*, présente des éminences nommées *apophyses orbitaires*, formées par les tirages des muscles, sur-tout de ceux qui sont sur le front et se nomment *surciliers*, dont on peut sentir les actions en plaçant une main sur le front, pendant qu'on élève et qu'on abaisse les sourcils. Tous ces muscles servent au regard.

On doit encore remarquer, entre les deux tables du bord inférieur de l'os frontal, des cavités nommées *sinus*, qui communiquent avec un grand nombre d'autres creusés dans des os du crâne et de la face, et s'ouvrent dans les fosses nasales. Ces sinus n'existent point dans les enfants, mais se forment dans la suite des temps, extérieurement par les tirages de muscles qui s'insèrent sur leurs parois, et intérieurement par les impulsions de l'air lors de son passage par les fosses nasales, dans la respiration, les cris, la parole et le chant, comme je l'ai prouvé dans mes démonstrations anatomiques. Les sinus et leurs parois, formés par des actions organiques loin du cerveau, ne peuvent donc être des signes craniques, comme nous allons l'exposer en détail.

4°. Les rapports locaux, êtres abstraits comme les moraux, et qui ne peuvent exister

que dans l'âme, seule capable de les percevoir, ne peuvent avoir d'organes. Ils en ont pourtant trouvé, dans la *cranomancie*, un « qui s'exprime dans les sinus frontaux, et en dehors par deux renflemens placés chacun au bord interne des sourcils, près la racine du nez. »

Ces deux renflements sont ce que les anatomistes nomment *apophyses orbitaires internes*. Ce que nous venons d'observer, démontre leurs origines et la chimère de l'organe des *rapports locaux*. Cependant le cranomancien l'a trouvé dans les crânes, les bustes et les portraits de géographes, de cosmographes, de géomètres, de paysagistes et de généraux d'armée, comme dans les crânes des quadrupèdes et des oiseaux, qui savent bien trouver leurs gîtes et leurs nids. « C'est même, selon Gall, dit son disciple, le développement et l'activité de ce sens qui firent pressentir le nouveau continent à Christophe Colomb. » *Risum, risum.*

5°. « Le sens de la prosopognose, auquel est attaché la faculté de reconnaître et de discerner les personnes, est placé, selon Gall, en suite du précédent, sur l'os *unguis*, et sans paroître au dehors. » Voilà donc un organe qui manque aux cranomanciens pour apprendre à chacun s'il connaît réellement ses parents, ses amis, ses voisins, etc. Mais ce qui doit nous rassurer dans ce doute, c'est que ceux chez qui l'os *unguis* a été détruit par la fistule lachrymale, etc., ont continué de voir

leurs connaissances comme auparavant. *Risum.*

6°. « L'organe de la chromatique ou de la distinction des couleurs, occupe la partie moyenne de l'arcade des sourcils, en s'élevant un peu..... C'est sur-tout l'organe des peintres; et, lorsqu'il est bien prononcé, il arrondit l'arcade sourcilière. »

Les muscles sourciliers qui s'attachent à cette arcade, l'élèvent par leurs tirages chez ceux qui ont contracté l'habitude, par état ou par goût, de regarder en haut; et elle reste déprimée chez ceux qui ont l'habitude de ne regarder que devant eux ou en bas. Depuis que je m'escrime contre les cranomanciens, j'ai acquis le talent de reconnaître, en touchant l'arcade sourcilière de chaque personne, la direction et la force de ses regards; et je ne me suis point encore trompé. Chacun peut vérifier mon observation sur lui-même, et acquérir mon nouveau talent sur les autres; mais il demeurera toujours bien étonnant qu'un anatomiste comme M. Gall ne sache pas distinguer les organes de la vision et du regard. On peut en rire. *Risum.*

7°. « L'organe de la musique occupe la partie un peu supérieure et latérale de celui de la chromatique; le renflement qu'il produit au-dessus du tiers externe de l'arcade orbitaire, fait prendre au front une figure angulaire ou un élargissement latéral, selon que sa direction est ascendante, ou qu'elle tire obliquement vers les tempes. »

L'on doit être bien surpris de voir les organes de la musique transportés du gosier et des oreilles sur la suture de l'os du front avec son voisin; mais le docteur Gall démontre sa découverte par l'exemple des grands musiciens, qui ont le visage large ou carré; par celui des oiseaux, qui chantent sans être musiciens; et par celui des quadrupèdes qui ne chantent point, quoique doués d'une ouie très-fine. *Risum.*

8°. « L'organe du sens des mathématiques, qui est aussi celui des rapports chronologiques, est le renflement du cerveau, qui porte sur la glande lachrymale et déprime obliquement de haut en bas l'apophyse angulaire externe de l'os frontal. »

Cette éminence est formée, d'un côté, par les muscles qui relèvent les parties où ils s'insèrent, et par la pression de la glande lachrymale. L'on ne peut concevoir que le talent de calculer des quantités abstraites par l'étude, puisse provenir d'un organe inné; mais le docteur Gall l'a démontré par le buste du grand Newton, et par les visages de MM. Monges, Laplace, et de bien d'autres grands mathématiciens. *Risum.*

9°. « L'organe de la science des mots, celui de ce qu'on appèle vulgairement *mémoire des mots*, porte sur la partie frontale du fond de l'orbite, et son principal signe est la grosseur ou la saillie des yeux. »

Le docteur Gall avait découvert cet organe sur ses camarades d'école; mais il ne le con-

firme que par les *yeux gros et saillants du docteur Moreau de la Sarthe*, qui l'ont, suivant lui, tellement concentré sur les mots, qu'il n'a pu s'élever aux sublimes vérités du *gallisme. Risum.*

10°. « L'organe du sens du langage s'exprime également dans l'orbite en devant du précédent. »

Le cranomancien étaye cette ridicule assertion, dans un article très-diffus, sur des observations, les unes fausses, puisqu'elles sont faites sur des hommes vivants dont il n'a pu voir le dedans des orbites, les autres insignifiantes, et d'autres tout à fait extravagantes et contradictoires. Il prouve, par exemple, la présence de cet organe par l'air sombre et abattu de Lavater et d'autres philologues, glossateurs, grammairiens et traducteurs; *qui, sans cet organe, ne seraient que des vocabulaires infidèles*; par l'exemple d'oiseaux à qui *cet organe ne paraît pas tout à fait étranger*; et qui, par conséquent, sont un peu grammairiens; par celui d'une femme spirituelle, quoique *sans avoir jamais pu apprendre à parler; et qui même fit donner à ses enfants une bonne éducation*; et par celui de sourds-muets, *qui n'ont jamais pu répéter d'eux-mêmes les mots qu'on leur avait fait articuler.*

L'attribution de plusieurs organes à la mémoire, la distinction de deux organes pour les sciences des mots et du langage, et les extravagantes idées sur lesquelles le docteur

Gall fonde ces bizarreries, prouvent qu'il n'a pas les plus minces notions de la formation, de l'usage et de la mécanique des langues et du discours. En effet, le langage ne peut se former et s'exécuter que dans le centre nerveux, par des liaisons physiques des sensations des mots écrits et parlés avec les perceptions et les idées. Ses phénomènes le démontrent, et des maladies le confirment. M. Vatri, professeur au collége de France, perdit la mémoire des mots parlés sans perdre celle des mots écrits. Chez un de mes oncles, après une apoplexie, les liaisons des mots parlés furent tellement coupées, sans qu'il en perdît la mémoire ni la raison, qu'il rendait ses idées par des mots qui ne leur étaient plus correspondants; il ne pouvait dire son nom, ni celui de mon père; et il disait bien le mien qui était le même. Il entendait bien ce qu'on lui disait; et ne pouvait le plus souvent se faire entendre.

11°. « L'organe de l'industrie forme un renflement arrondi à la base frontale vers les tempes, etc. »

Ce renflement est de la nature des éminences dont il a été parlé, et ne peut être le *tubercule* d'un organe moral. L'industrie est dans l'âme, l'habitude de commander à ses muscles; et dans ceux-ci, celle de lui obéir. Elle ne peut, par conséquent, être l'effet d'un organe particulier substitué à l'âme. Cependant le cranomancien veut le prouver par un rapprochement singulier d'analogies entre

les crânes de l'illustre peintre Hogarth, d'une femme marchande de modes, d'un avocat très adroit à cacher ce qu'il savait de la loi et à tirer des causes, de la valeur d'industrie et d'ornements industriels, comme les couleurs, les modes, des marmottes, de la plupart de ces animaux, etc. Ainsi, habile et savante artiste, ne vous fiez pas, si désormais l'on vous dit que vous n'avez pas des *bosses*, mais des *crânes*. Hélas!

197. « L'organe de l'attachement amical, placé vers les oreilles, fait refouler les os pariétaux vers le milieu de leur bord postérieur. » Comme ces deux circonvolutions trouvent cet organe très-sujet à caution, et ne le produisent que comme une protuberance, je me dispenserai de développer cette saillie risible.

198. « Le siége de l'organe de la ruse est un peu au dessus des oreilles, dans l'angle mastoïdien, dans chacun des os pariétaux, derrière et un peu sur la suture écailleuse. »

L'angle postérieur et inférieur du pariétal, plus aigu et plus saillant que les autres, est sans doute cet organe de la ruse; et quoi de plus fou que de chercher la cause d'une habitude de l'âme dans le point d'union d'un os avec un autre? Le docteur Gall l'a pourtant trouvée chez les hérétiques, les polissons, les tapeurs, les chiromanciens; chez des chevaux et des chiens barbets, et chez des oiseaux. Il l'a vue, au contraire, manquer chez des prêtres et chez des hommes vraiment consciencieux sans

taquinerie, et chez les animaux faibles et timides comme les lièvres et les lapins. Qu'y a-t-il à répondre à cela? Rien. Il n'y a qu'à en rire. *Risum.*

14°. Nous voici arrivés à l'organe le plus redoutable; celui de la cruauté ou du meurtre, On a observé des formes et des structures différentes chez les animaux carnivores et herbivores, dans leur bouche et leurs organes digestifs; dans leurs membres, leur crâne, et par conséquent leur cerveau; et l'organisation de l'homme apprend qu'il est carnivore et herbivore. Et il a fallu que la civilisation et l'éducation tempérassent et dirigeassent son goût carnassier, qui n'est pourtant point inné. Mais y a-t-il, dans son crâne, un organe particulier qui le prédestine ou le prédispose au meurtre de ses semblables? Le docteur Gall l'assure, et dit l'avoir trouvé dans « un renflement placé à la partie postérieure et supérieure de l'os écailleux (l'os des tempes), y compris une portion des pariétaux au-dessus de l'apophyse mastoïde. »

Il est bien difficile de distinguer cet organe dans le point d'une union applatie d'un os sur un autre; duplicature d'os qui éloigne l'organe du meurtre, du cerveau, encore bien plus que les portions osseuses des autres organes moraux; mais le cranomancien assure qu'il a trouvé ce renflement très-prononcé chez les animaux les plus carnassiers, comme chez les hommes meurtriers. Demandons lui comment la nature a dû mettre cet organe

dans tous les crânes des peuples anthropophages, et l'a rendu rare chez ceux qui ne sont que belliqueux. Ce n'est point ici à la risée, mais à l'indignation, de réfuter un système qui peut conduire aux plus grands crimes; par de pures visions anatomiques d'un docteur qui ne veut point étudier la nature humaine.

15°. « L'organe de la ruse se trouve environ trois doigts au-dessus du trou auditif externe, sur l'angle sphéroïdal de chacun des pariétaux. »

Cet angle antérieur et inférieur du pariétal n'est pas plus propre que les autres à former l'organe d'une qualité ou habitude de l'âme. Cependant son inventeur l'a trouvé dans un habile général, et dans le vainqueur d'Austerlitz; dans les négociateurs secrets et intrigants; dans le juge criminel comme dans Salomon; dans les traîtres souples et flatteurs; dans les poètes bons ficeurs de dénouements; dans le meilleur acteur et la première actrice de Berlin. Il l'a pareillement trouvé dans les animaux les plus adroits à saisir leur proie; tels que le renard, la belette, la marte, le tigre, la panthère, l'hyène, le chat, le lévrier; et dans plusieurs oiseaux, tels que le cormoran: Riez, riez!

16°. « L'organe du vol se trouve au-devant de celui de la ruse, dont il est en quelque sorte une appendice ou un prolongement antérieur, et au-dessus de celui de l'industrie, avec lequel il contribue à élargir le crâne par

le renflement qu'il produit de chaque côté de l'os frontal. »

Le docteur Demangeon est ici tellement obscur, insignificatif et hors de la question, que j'avouerai que je n'ai rien entendu dans son discours long et diffus sur le siége et la preuve de l'organe du vol. Tout ce que je connais bien, c'est qu'il ne peut exister d'organe naturel et inné d'un crime qui n'en est un que par les lois raisonnées des hommes; puisque la nature ne leur a donné en commun que l'usufruit des biens de la terre; et qu'il ne peut y avoir de voleurs parmi les bêtes, puisque la nature les fait participer à ces biens avec les hommes, et qu'elles ne connaissent point et ne peuvent connaître de lois sur les propriétés. C'est pourtant sur la supposition absurde d'un organe de vol si mal énoncé, si évidemment impossible, et que sans doute il ne connaît pas lui-même, que le docteur Gall semble projeter une police préservatrice contre les voleurs suspects par leurs crânes. Il n'y a pas ici de quoi rire.

17°. « L'organe de la hauteur est figuré chez l'homme, derrière le sommet de la tête, presque tout à fait à l'extrémité de la suture sagittale, sur les pariétaux. »

Je ne vois dans le bord supérieur de ces os plus aplatis que relevés, et dans leurs jointures avec l'occipital, que ces petits os surnuméraires nommés *wormiens*, auxquels on puisse appliquer cette description. Quoi qu'il en soit, cette petite portion du som-

met de la tête, lorsqu'elle s'élève, se manifeste par une tendance à *l'élévation physique et morale*, et se trouve chez les hommes et les animaux qui habitent les lieux élevés, et chez les grands et les hommes en place. Dispensez-moi, lecteur, de vous en analyser le développement; vous m'en attribueriez tout le ridicule; mais que ceux qui aiment à rire des raisonnements de paillasses ayent recours aux originaux : *Risum, risum, risum !*

18°. « L'organe de l'ambition et de la vanité se trouve exprimé près des angles postérieurs internes de chaque côté du précédent, dont il n'est peut-être que le complément chez l'homme : il est douteux s'il se rencontre chez les animaux. »

Je n'ai pas plus réussi à trouver cet organe, que le précédent, développé par une caricature semblable à la précédente; et peut-être ne se trouve-t-il que sur les crânes des cranomanciens. Au texte le curieux jovial, *Risum.*

19°. « L'organe de la circonspection répond aux bosses pariétales, et donne en quelque sorte une forme carrée à la partie postérieure de la tête, en la faisant bomber latéralement. »

Ces bosses, les plus superficielles du crâne dénotent bien peu de circonspection dans ceux qui ont été y chercher le signe d'une âme habituée à ne juger que d'après une délibération longue et exacte : il ne peut y avoir de délibération dans la matière.

20. Le docteur Demangeon avertit ici que les huit organes suivants sont l'apanage exclusif de l'homme, mais j'ai eu beau les chercher, je ne les ai pas pu trouver. Les qualités de l'âme qu'ils désignent ne peuvent avoir d'organe que chez les visionnaires habitués à voir des esprits. Aussi nous n'avons plus qu'à rire de nos cranomanciens, qui assurent sérieusement les avoir vus, mais avec tant de difficultés qu'ils ne nous les donnent que pour de grandes probabilités.

Le docteur Gall a donc vu l'organe de la sagacité comparative *à la partie moyenne et extérieure* de l'os frontal; d'abord sur le front d'un conseiller de la cour impériale de Vienne; ensuite sur ceux des prédicateurs populaires les plus persuasifs; enfin sur *la tête de J.-C. qui lui présente aussi un modèle de cette conformation.*

21°. Il a vu l'organe de la pénétration métaphysique confondu avec le précédent, sur les fronts de Jupiter, Socrate, et d'autres grands métaphysiciens vivants et morts.

22°. Il a vu l'organe du bel-esprit *à la partie latérale externe du précédent*, dans les têtes de Voltaire, de Cervantes, etc.

23°. Il a vu l'organe de l'observation inductive à la suite des précédents, *comme des modèles de cette organisation*, sur les fronts d'Hippocrate, de Boërhaave, et *de tous les grands génies qui ont reculé les bornes de l'esprit humain* : et le cher disciple l'a vu *dans le front très-élevé* et *renflé*

par *des tubercules considérables* du cher maître, et c'est sans doute pour rendre plus expressifs les crânes propres *à enrichir* les *sciences par des découvertes utiles*, qu'il en a fait graver le portrait de profil au frontispice de son ouvrage.

24°. Il a vu l'organe de la douceur et de la bonhomie dans « un renflement oblong, placé au-dessus de l'organe de la sagacité, dans la direction, et presque à l'extrémité de la suture-frontale, chez les personnes et les bêtes bonasses et caressantes, comme les brebis, quelques chiens, etc. » Et il a vu au contraire au même lieu un aplatissement, et même une dépression chez les hommes durs et cruels, comme quelques révolutionnaires trop fameux par leurs cruautés ; ainsi que chez les animaux les plus féroces, comme les chiens hargneux, les chats, les vautours, etc.

25°. Il a vu l'organe de la pantomime et de l'imitation dans un *renflement qui fait bomber l'os frontal de chaque côté de celui de la douceur*, chez les bons comédiens, et beaucoup d'autres personnes qui avaient le talent d'imiter, avec une grande précision, les voix, les gestes, les manières et toutes les actions des autres.

26°. Il a vu l'organe de la *théosophie* ou de la *religion*, *au devant de la suture sagittale*, au sommet du frontal, et au bord supérieur des pariétaux, sur les belles têtes de J.-C. ; sur celles des dévots, des dévotes et

des moines zélés ; sur celles des fanatiques, des hypocrites et des bigots ; particulièrement sur le crâne d'une prophétesse de Vienne, qui autrefois avait dit la bonne aventure : mais le cranomancien laisse ici une grande difficulté à résoudre ; il ne nous dit point si son organe théosophique désigne la religion naturelle, ou les religions positives en bloc ou séparément ; ou les religions superstitieuses et imitatives. Tirez-nous d'embarras, docteur : est-ce les religions des payens, des juifs, des chrétiens, des mahométans ? Ne serait-ce point quelqu'une de celles des Visigoths ou des Ostrogoths ; du grand Lama ou de Fô ; des Hottentots, des Hurons, des Iroquois, des Esquimaux, ou autre aussi extravagante que votre théosophie nous l'annonce ?

27°. Enfin il a vu l'organe de la persévérance au *sommet de la tête où il se trouve exprimé par un renflement de la partie antérieure et la plus élevée des pariétaux*, surtout chez les personnes d'une foi inébranlable. Mais, observe le docteur Demangeon, « l'organe de la persévérance doit aussi produire l'opiniâtreté, l'entêtement, l'obstination, et même la morgue. »

L'organe de la persévérance est peut-être celui qui se trouve décrit avec le plus de précision. Cependant les cranomanciens allemands qui ont écrit ne s'accordent pas tout à fait avec le maître, et déjà la cranomancie est menacée de schisme.

Je crois pouvoir proposer à nos docteurs une

forte objection tirée de mon crâne; j'ai beau le tâter, je ne trouve nulle part, sur son sommet, l'organe de la persévérance. Je crois pourtant la posséder jusqu'à l'obstination : et je donne en preuve d'avoir employé quinze jours à réfuter des visions qui ne mériteraient pas de réfutation, si les hommes instruits et réfléchis étaient en majorité.

Le fameux créateur de la cranomancie en a vu tous les vingt-sept signes et toutes les rêveries sur le crâne, comme le célèbre Mallebranche voyait tout en Dieu ; et il les fait voir comme un lanternier magique, mais moins bien qu'un phantasmagorien. Plusieurs écrivains en ont fait des arlequinades, dont celle du docteur Demangeon n'est peut-être pas la moins propre à peindre le génie de l'auteur. En la lisant on pourra dire de lui comme on a dit de Mallebranche, à peu près :

Gall qui voit tout au crâne, y doit voir qu'il est fou :
Mais bien plus fous que lui sont ceux qu'il mystifie.

CONCLUSION.

Je crois avoir fait l'analyse du système du docteur Gall, avec une fidélité et une exactitude qui la garantissent d'être désavouée. « Lecteurs, a dit le docteur Demangeon dans sa Préface, n'oubliez pas que l'amour-propre, la passion, la prévention et les préjugés ne pardonnent jamais les succès au génie qui découvre et qui perfectionne.» Par ces paroles, il donne de grands avis sur la révolution que doit opérer la cranomancie.

O vous, hommes vulgaires, qui portez la prévention de la vue jusqu'à croire bêtement avec les animaux, que vous regardez et voyez par vos yeux, désabusez-vous ; et apprenez que vous voyez par les organes de la *chromatique*, situés sur les bords supérieurs des orbites, qui vous font *distinguer les couleurs* ; par ceux de la *prosopognose*, petits os plats, cachés dans les orbites, qui vous font *discerner les personnes;* par celui de la *cosmognose*, situé au-dessus de votre nez, qui vous fait *reconnaître les rues et les chemins ;* enfin par ceux de la *circonspection*, situés au sommet de vos têtes, qui vous font regarder autour de vous. Vous croyez bonne-

ment que vous chantez et parlez par la bouche et le gosier, et que vous entendez par les oreilles : point du tout ; c'est par les organes de la musique ou du chant, de l'*onomasophie*, la science des mots, et de la *glossomathie*, celle du langage ; dont l'un est situé au-dessus de vos sourcils, et les autres dans les orbites. Vos préjugés vous aveuglent au point d'attribuer votre industrie à vos mains et à vos doigts ; et elle vous vient d'un *renflement arrondi à la base latérale de l'os frontal.* Par vos passions grossières vous attribuez votre concupiscence charnelle à des organes qui n'en sont que le *pouvoir exécutif* ; et vous ne voyez pas que vos nuques, vos bosses occipitales et votre cervelet en sont le *pouvoir législatif* : et c'est au-dessus de ces bosses qu'il vous faut chercher l'organe des amours paternel, maternel et filial. Oui certes, voleurs, meurtriers et infanticides, ce sont des bosses évidentes sur la région postérieure de vos crânes qui vous poussent irrésistiblement à tous vos crimes : mais je vous avertis à l'oreille de ne pas trop compter sur ce moyen de défense, lorsque vous vous trouverez en justice. Les juges, incrédules sur les mystères de la cranomancie, pourront bien vous répondre, comme Zénon de Citium, auteur de la prédestination stoïcienne, à son esclave qui l'avait volé : *Puisque vous étiez destinés à être voleurs ou meurtriers, vous l'êtes aussi à être fustigés ou pendus.*

Mais il est bon de vous avertir qu'il reste

encore bien plus de sens à découvrir qu'on en a découverts : ainsi provisoirement il vous est permis de suivre les préjugés de ceux que vous croyez avoir. Par exemple, on n'a pas encore trouvé la bosse de l'amour conjugal et du cocuage. O quelle joie pour le genre humain, et quel honneur pour l'inventeur, lorsqu'il l'annoncera à l'univers ! L'on ne se mariera plus sans s'être bien tâté réciproquement les crânes, et s'être bien assuré de la fidélité conjugale.

Vous, habiles, savants et profonds anatomistes, vous devez être bien stupéfaits de la nouvelle anatomie cranomancienne du cerveau. Il vous faut prendre autant de peine pour oublier tout ce que vous en savez et ce que vous en enseignez, que vous en avez prise pour l'apprendre : il faut vous placer humblement, pour ne pas dire honteusement, sur les bancs de l'école de cranomancie. Mais je m'arrête ici tout court, en apprenant que le docteur Gall vient de présenter sa description du cerveau à l'*Institut impérial de France*. Nous allons donc enfin connaître au juste et authentiquement la métamorphose du genre nerveux.

Il vous faut pareillement, sublimes physiologistes et métaphysiciens, renoncer à votre doctrine sur le commerce naturel et réciproque du corps et de l'âme. Quoi ! sérieusement vous prétendriez qu'il existe dans l'homme une âme, c'est-à-dire, *un principe sentant, pensant et agissant volontaire-*

ment et librement ? Vieux préjugés de nourrices ! Vos prétendues facultés spirituelles et vos prétendues qualités morales ne sont que les fonctions organiques et les qualités sensibles des organes moraux des sens, des talents et des mœurs. Esprits orgueilleux, vous vous flattez d'avoir fait l'analyse d'un entendement humain unique : et le corps de l'homme n'est qu'un assemblage des organes des brutes, et son entendement le chaos de leurs instincts.

Et vous, vertueux moralistes, infatigables jurisconsultes, politiques philantropes, cessez de pâlir sur ces fatras énormes de livres de toute espèce, devenus inutiles. Apprenez la cranomancie. Alors, sans informations et sans procédures criminelles, vous saurez prévenir et punir les délits et les crimes, en tâtant les crânes des hommes suspects ou accusés. Que ce moyen aurait été expéditif pendant la révolution !

Mais, M. Gall, pendant que vous distribuez des avis, l'on vous en donne aussi. J'entends dire de tous côtés : « Cet homme contredit tout ce qu'on enseigne, et ne réfute rien. Il dit et fait écrire tout ce que sa boutique de crânes inspire à son imagination : et il ne prouve rien. Toutes ses assertions, sans relations ni liaisons, n'expliquent rien. Ou cet homme ne sait rien, ou il a la mauvaise foi de cacher sa science. » Pétris d'amour propre, ils sont décidés à ne point vous croire sur votre seule parole. Il n'y a qu'un

moyen de faire taire ces clabaudeurs ; c'est de publier promptement votre excellente *Physiologie intellectuelle*, qui doit anéantir tout ce qu'on sait, et que vous promettez depuis si long-temps. En la faisant trop attendre, vous avez à craindre que votre cranomancie n'ait à Paris, comme le *magnétisme animal* de votre compatriote *Mesmer*, et comme votre doctrine même à Berlin, une bonne comédie pour dénouement.

FIN.